

Ateliers d'écriture

au Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups -
parc et maison de Chateaubriand

Le projet Chateaubriand #2

Recueil de la saison 2018-2019

Péripéties
romantiques



ISSN : 2804-133X

ISBN : 979-10-93187-38-9

Dépôt légal : mars 2021 pour la version papier

Ateliers d'écriture

Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups –
parc et maison de Chateaubriand

Le projet Chateaubriand

#2

Recueil de la saison 2018-2019

Péripéties romantiques

Péripéties romantiques

Département des Hauts-de-Seine
Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de
Chateaubriand
Mars 2021
Reproduction interdite © tous droits réservés
Ne peut être vendu

Conception et animation des ateliers : Isabelle Buisson
Édition, relecture et mise en page du recueil : Olivia Sanchez
Photographie de couverture : CD92/Vincent Lefebvre

Depuis 2015, le Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de Chateaubriand propose des ateliers d'écriture qui contribuent à l'un des enjeux majeurs d'une maison d'écrivain : encourager la pratique et susciter l'envie d'écrire.

En complément des ateliers d'écriture indépendants, a été inauguré en 2018 un nouveau cycle en six séances suivies, baptisé « Le projet Chateaubriand ».

Après une première édition consacrée à l'écriture d'une nouvelle (printemps 2018), la seconde édition (printemps 2019), conçue et animée par l'auteur Isabelle Buisson, a eu pour thématique les « Péripiéties romantiques ».

Sous la conduite d'Isabelle Buisson, les participants ont pu chacun écrire un texte ayant pour grand thème l'amour romantique, néo-romantique et post-romantique, à l'aide d'un découpage préétabli de différentes phases d'écriture (rédiger une présentation, écrire des dialogues, décrire un paysage, imaginer une contrainte psychologique, raconter des retrouvailles, écrire des monologues intérieurs).

Sept personnes ont participé à ces ateliers. Le présent recueil réunit les textes écrits par six d'entre elles.

Nous remercions

Isabelle Buisson, conceptrice et animatrice des ateliers
d'écriture

et les six participants qui ont accepté de publier de leurs
textes

Anna Ligier

Carmen Ferchault

Dominique M.

Gilles Davary

M.E. Francini

Nicole Marchetich

Chateaubriand et les femmes en quatre tableaux

En préface aux histoires imaginées par les participants aux ateliers d'écriture, une plongée dans les jeunes années de Chateaubriand et ses premiers rapports aux femmes, de Combourg à Paris, de 17 à 20 ans, bien avant que « l'Enchanteur » ne devienne celui qui séduisit Pauline de Beaumont, Natalie de Noailles, Delphine de Custine ou Juliette Récamier.

L'inconnue de Combourg (vers 1785)

« Rentré dans ma première oisiveté, je sentis davantage ce qui manquait à ma jeunesse : je m'étais un mystère. Je ne pouvais voir une femme sans être troublé ; je rougissais si elle m'adressait la parole. Ma timidité déjà excessive avec tout le monde, était si grande avec une femme que j'aurais préféré je ne sais quel tourment à celui de demeurer seul avec cette femme : elle n'était pas plus tôt partie, que je la rappelais de tous mes vœux. [...] Quand on m'aurait livré les plus belles esclaves du sérail, je n'aurais su que leur demander : le hasard m'éclaira.

Un voisin de la terre de Combourg était venu passer quelques jours au château avec sa femme, fort jolie. Je ne sais ce qui advint dans le village ; on courut à l'une des fenêtres de la grand'salle pour regarder. J'y arrivai le premier, l'étrangère se précipitait sur mes pas, je voulus lui céder la place et je me tournai vers elle ; elle me barra involontairement le chemin, et je me sentis pressé entre elle et la fenêtre. Je ne sus plus ce qui se passa autour de moi.

Dès ce moment, j'entrevis que d'aimer et d'être aimé d'une manière qui m'était inconnue, devait être la félicité suprême. Si j'avais fait ce que font les autres hommes, j'aurais bientôt appris les peines et les plaisirs de la passion dont je portais le germe ; mais tout prenait en moi un caractère extraordinaire. L'ardeur de mon imagination, ma timidité, la solitude firent qu'au lieu de me jeter au dehors, je me repliai sur moi-même ; faute d'objet réel, j'évoquai par la puissance de mes vagues désirs un fantôme qui ne me quitta plus. [...]

[...] Au sortir de ces rêves, quand je me retrouvais un pauvre petit breton obscur, sans gloire, sans beauté, sans talents, qui n'attirerait les regards de personne, qui passerait ignoré, qu'aucune femme n'aimerait jamais, le désespoir s'emparait de moi : je n'osais plus lever les yeux sur l'image brillante que j'avais attachée à mes pas. »

Madame Rose (août 1786)

« [...]

Vous m'avez laissé sur le chemin de Combourg à Rennes : je débarquai dans cette dernière ville chez un de

mes parents. Il m'annonça tout joyeux, qu'une dame de sa connaissance, allant à Paris, avait une place à donner dans sa voiture, et qu'il se faisait fort de déterminer cette dame à me prendre avec elle. J'acceptai, en maudissant la courtoisie de mon parent. Il conclut l'affaire et me présenta bientôt à ma compagne de voyage, marchande de modes, leste et désinvolte, qui se prit à rire en me regardant. À minuit les chevaux arrivèrent et nous partîmes.

Me voilà dans une chaise de poste, seul avec une femme, au milieu de la nuit. Moi, qui de ma vie n'avais regardé une femme sans rougir, comment descendre de la hauteur de mes songes à cette effrayante vérité ? Je ne savais où j'étais ; je me collais dans l'angle de la voiture de peur de toucher la robe de madame Rose. Lorsqu'elle me parlait, je balbutiais sans lui pouvoir répondre. Elle fut obligée de payer le postillon, de se charger de tout, car je n'étais capable de rien. Au lever du jour, elle regarda avec un nouvel ébahissement ce nigaud dont elle regrettait de s'être emberloquée.

Dès que l'aspect du paysage commença de changer et que je ne reconnus plus l'habillement et l'accent des paysans bretons, je tombai dans un abattement profond, ce qui augmenta le mépris que madame Rose avait de moi. Je m'aperçus du sentiment que j'inspirais, et je reçus de ce premier essai du monde une impression que le temps n'a pas complètement effacée. J'étais né sauvage et non vergogneux, j'avais la modestie de mes années, je n'en avais pas l'embarras. Quand je devinai que j'étais ridicule par mon bon côté, ma sauvagerie se changea en une timidité insurmontable. Je ne pouvais plus dire un mot : je sentais que j'avais quelque chose à

cacher, et que ce quelque chose était une vertu ; je pris le parti de me cacher moi-même pour porter en paix mon innocence.

[...]

Enfin, nous entrâmes dans Paris. Je trouvais à tous les visages un air goguenard : comme le gentilhomme périgourdin, je croyais qu'on me regardait pour se moquer de moi. Madame Rose se fit conduire rue du Mail, à l'*Hôtel de l'Europe*, et s'empressa de se débarrasser de son imbécile. À peine étais-je descendu de voiture, qu'elle dit au portier : "Donnez une chambre à ce monsieur. – Votre servante", ajouta-t-elle, en me faisant une révérence courte. Je n'ai de mes jours revu madame Rose. »

Madame de Chastenay (août 1786)

« [...]

Madame Rose avait pourtant eu pitié du benêt, elle avait fait dire à mon frère, dont elle avait su l'adresse à Rennes, que j'étais arrivé à Paris. Mon frère m'embrassa. Mon cousin Moreau était un grand et gros homme, tout barbouillé de tabac, mangeant comme un ogre, parlant beaucoup, toujours trottant, soufflant, étouffant, la bouche entr'ouverte, la langue à moitié tirée, connaissant toute la terre, vivant dans les tripots, les antichambres et les salons. "Allons, chevalier, s'écria-t-il, vous voilà à Paris ; je vais vous mener chez madame de Chastenay !" Qu'était-ce que cette femme dont j'entendais prononcer le nom pour la première fois ? Cette proposition me révolta contre mon cousin Moreau. "Le chevalier a sans

doute besoin de repos, dit mon frère ; nous irons voir madame de Farcy, puis il reviendra dîner et se coucher.”

[...]

Julie me reçut avec cette tendresse qui n'appartient qu'à une sœur. Je me sentis protégé en étant serré dans ses bras, ses rubans, son bouquet de roses et ses dentelles. Rien ne remplace l'attachement, la délicatesse et le dévouement d'une femme ; on est oublié de ses frères et de ses amis ; on est méconnu de ses compagnons ; on ne l'est jamais de sa mère, de sa sœur ou de sa femme. [...]

Mon frère me ramena à mon hôtel ; il donna des ordres pour mon dîner et me quitta. Je dînai solitaire, je me couchai triste. Je passai ma première nuit à Paris à regretter mes bruyères et à trembler devant l'obscurité de mon avenir.

À huit heures, le lendemain matin, mon gros cousin arriva ; il était déjà à sa cinquième ou sixième course. “Eh bien ! chevalier, nous allons déjeuner : nous dînerons avec Pommereul, et ce soir, je vous mène chez madame de Chastenay.” Ceci me parut un sort, et je me résignai. Tout se passa comme le cousin l'avait voulu. Après déjeuner, il prétendit me montrer Paris, et me traîna dans les rues les plus sales des environs du Palais-Royal, me racontant les dangers auxquels était exposé un jeune homme. [...]

Mon frère, après le dîner, voulut me mener au spectacle, mais mon cousin me réclama pour madame de Chastenay, et j'allai avec lui chez ma destinée.

Je vis une belle femme qui n'était plus de la première jeunesse, mais qui pouvait encore inspirer un attachement. Elle me reçut bien, tâcha de me mettre

à l'aise, me questionna sur ma province et sur mon régiment. Je fus gauche et embarrassé ; je faisais des signes à mon cousin pour abréger la visite. Mais lui, sans me regarder, ne tarissait point sur mes mérites, affirmant que j'avais fait des vers dans le sein de ma mère, et m'invitant à célébrer madame de Chastenay. Elle me débarrassa de cette situation pénible, me demanda pardon d'être obligée de sortir, et m'invita à revenir la voir le lendemain matin, avec un son de voix si doux que je promis involontairement d'obéir.

Je revins le lendemain seul chez elle : je la trouvai couchée dans une chambre élégamment arrangée. Elle me dit qu'elle était un peu souffrante, et qu'elle avait la mauvaise habitude de se lever tard. Je me trouvais pour la première fois au bord du lit d'une femme qui n'était ni ma mère, ni ma sœur. Elle avait remarqué la veille ma timidité, elle la vainquit au point que j'osai m'exprimer avec une sorte d'abandon. J'ai oublié ce que je lui dis ; mais il me semble que je vois encore son air étonné. Elle me tendit un bras demi-nu et la plus belle main du monde, en me disant avec un sourire : "Nous vous apprivoiserons." Je ne baisai pas même cette belle main ; je me retirai tout troublé. Je partis le lendemain pour Cambrai. Qui était cette dame de Chastenay ? Je n'en sais rien ; elle a passé comme une ombre charmante dans ma vie. »

Mademoiselle Monet (1790)

« [...] Les rues de Paris, jour et nuit encombrées de peuple, ne me permettaient plus mes flâneries.

Pour retrouver le désert, je me réfugiais au théâtre : je m'établissais au fond d'une loge, et laissais errer ma pensée aux vers de Racine, à la musique de Sacchini, ou aux danses de l'Opéra. [...]

M. Monet, directeur des mines, et sa jeune fille, envoyés par madame Ginguené, venaient quelquefois troubler ma sauvagerie : mademoiselle Monet se plaçait sur le devant de la loge ; je m'asseyais moitié content, moitié grognant, derrière elle. Je ne sais si elle me plaisait, si je l'aimais ; mais j'en avais bien peur. Quand elle était partie, je la regrettais, en étant plein de joie de ne la voir plus. Cependant j'allais quelquefois, à la sueur de mon front, la chercher chez elle, pour l'accompagner à la promenade : je lui donnais le bras, et je crois que je serrais un peu le sien. »

Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*,
livre III, chapitres 7-8 ; livre IV, chapitre 1 ;
livre IV, chapitres 2-3 ; livre V, chapitre 15.

Gilles Davary

Eh bien, dansons maintenant

1

*Quand j'étais petit, un chat m'a sauvé la vie
Alors j'aime les chats et j'assume
Rarement bruyant, il m'arrive de miauler
N'est brillant que pour celle dont les yeux
m'étincellent*

*Indépendant, se laisse volontiers caresser
Absolument fidèle, envie d'être fou d'elle
Trentenaire, goûts simples, s'essaie à la peinture
Tout en étant professeur de littérature*

•

Tiens, un mec qui assume ! un type de trente piges qui ose l'avatar Chaton, c'est plutôt ... couillu, comme ils le disent eux-mêmes ... Voyons ce qu'il dit, celui-là ...

Julie réajusta ses lunettes et fit défiler le texte qui accompagnait l'image. Elle nota qu'il ne s'agissait pas d'une vulgaire image pompée sur l'internet mais d'une photographie originale.

Ça doit être l'un de ses chats ... Moi aussi, j'aime bien les chats ... T'es pas le seul, mon mignon ... enfin, c'est curieux, tout de même, cette histoire de chat sauveteur ... est-ce que c'est vrai, au moins ?

Elle se recula, comme défiante.

Et si je lui demandais ... ça m'intrigue quand même un peu ...

Elle se rapprocha du clavier et regarda sa souris ... bizarrement ... comme si ...

Non ... un attrape-souris ... ? Je réponds ... ou pas.

Julie se souvint avec mélancolie de ses deux précédentes relations, notamment celle avec Antoine, dont elle était vraiment amoureuse mais avec qui elle avait fini par se fâcher et rompre, précisément à cause des chats, de ses chats, qu'il ne supportait pas et ne tolérait plus ; tout ça l'avait profondément peinée, tellement elle ne pouvait concevoir l'antipathie pour les animaux en général et pour les chats en particulier. Elle

n'était pas vétérinaire par hasard.

Elle se leva, tourna autour de la table. Le côté poète lui avait aussi tapé dans l'œil mais elle se méfiait de cet aspect joli-cœur un peu trop mis en avant. En plus, le type se piquait d'être artiste ... il l'embêtait un peu ... il appuyait partout où elle aimait : les chats, les arts, la littérature.

Elle se rassit devant son ordinateur et regarda son chat qui ronronnait près du radiateur.

Bon, Minou, ça t'intéresse d'avoir un copain ?



De « juliette-au-balcon-92 » :

« Chatte en chaleur cherche gros matou ... »

Ha, ha !!! N'importe quoi ! je ne vais tout de même pas écrire ça ... suis folle ... qu'est-ce qui me prend ? Reprenons.

Comment commencer ? Je ne peux pas écrire « cher Chaton » ou « mon Chaton » ... non ... je sais ...

« Connaissez-vous Eudore ? Eudore, c'est le gardien de la maison de Chateaubriand, à Châtenay-Malabry. Je vois que vous êtes localisé dans les Hauts-de-Seine ... moi aussi ... je pourrais vous le présenter ? »

Julie regarda son texte.

Je ne peux pas envoyer ça ... trop téléphoné ...

n'est-ce pas trop osé ? ... quoique ... non ... finalement ... pourquoi pas !

Sa main gauche fit aller et venir la souris sur la touche « Envoyer » ... la souris se baladait, hésitante.

Si ça ne colle pas, on pourra toujours parler de chat ... et ... si ça accroche, ben ... on parlera de nos chats ...

« Si vous êtes d'accord, retrouvons-nous au salon "les Thés Brillants". Idéal, non, pour un chaton qui prétend l'être. »

J'espère qu'il sera sensible au clin d'œil ... si c'est un romantique ... boire un thé chez Chateaubriand ... si avec ça, il ne donne pas suite ... c'est à désespérer de la gent masculine ...

« Pour nous reconnaître, je poserai sur la table le tome premier des Mémoires d'outre-tombe, dans La Pléiade. Apportez le second, je vous prie. »

Julie hésita encore. Elle se leva pour reprendre une tasse de thé. Comme à son habitude, quand elle quittait une place, son chat venait se lover dans l'espace chaud. En passant sur l'ordinateur, une de ses pattes appuya sur la touche Entrée.

Clic.

Julie revint avec sa tasse dans les mains et vit que ... le message était parti.

Elle regarda Minou d'un air mi-réprobateur mi-amusé.

Bon, je vois que tu as répondu à ma question.

2

Au salon de thé du parc de la maison de Chateaubriand, quelques jours plus tard.

Assis à la table la plus proche de l'allée, François feuilletait le livre qui le ferait reconnaître.

Julie se présenta face à lui, livre à la main.

— Bonjour. Je suis Julie.

Se levant.

— Bonjour, je m'appelle François. Je cherche le premier tome.

Quelques secondes à se dévisager.

— Je crois que c'est moi qui l'ai.

— Voulez-vous prendre un thé ou un café ?

— Et si nous marchions ? il fait beau.

— Très bien.

Il laissa la monnaie sur la table.

— Connaissez-vous ce parc ?

— J'y viens de temps à autre. C'est un endroit magique ... hors du temps ...

— Oui ... romantique ...

— Qu'est-ce que le romantisme, pour vous, aujourd'hui, François ?

— Un état d'esprit ... une façon d'être au monde ... ne trouvez-vous pas ?

— Peut-être ... peut-être aussi une peur du monde actuel ? Avez-vous peur du réel, François ?

— Je ne pense pas ... surtout quand ma réalité du jour prend votre forme ...

— Hmm ... et comment trouvez-vous ma forme ?

— Ma chère Julie, il n'y a pas que la nature qui soit harmonieuse, dans ce parc ...

— Vous avez répété, avant de venir ?

— Comment ça ?

— Vous sortez toujours de jolies petites phrases bien ciselées, lors de vos premières rencontres ?

— Je ... Vous ... il n'y a pas souventes fois de premières rencontres ... je n'ai pas d'habitude en la matière ...

— Vous aurais-je vexé ?

— Je viens de tâter votre armure de cynisme ... c'est un peu rugueux.

— Je ne crois pas qu'un bel homme comme vous ne multiplie pas les premières rencontres. Votre visage charmant et avenant contredit votre propos.

— Qu'imaginez-vous, Julie ?

— Tiens, il n'y a plus de « chère Julie » ? Aurais-je subitement baissé en votre estime ?

— Je vous devine experte dans l'art de souffler le chaud et le froid ...

La promenade continuait ; les marcheurs parvinrent en bas du parc.

— Aimez-vous les arbres, François ?

— Oui, bien sûr ...

— Que seriez-vous prêt à faire pour un arbre ?

— ... le contempler, beaucoup ; le toucher, si possible ; passer la main, sur les feuilles ... le nourrir aussi, ... lui apporter la pluie ... lui permettre de voir le soleil ; le protéger des animaux ...

Julie montra un grand platane.

— Pensez-vous qu'un arbre comme celui-ci puisse un jour vous appartenir ?

— Tout au plus appartenons-nous à la Nature, comme lui ... Rien ni personne ne m'appartient. Nous nous rencontrons, eux et nous ; c'est déjà beaucoup ...

— Parlez-vous des femmes comme vous parlez des arbres ?

— Même s'ils nous ignorent majestueusement, les arbres sont parfois moins durs que certaines femmes.

Ils suivirent le chemin vers la tour Velléda.

— Et vous Julie, qu'aimez-vous dans ce parc ?

— Le calme, le silence, l'absence de l'homme ...

— Que cherchez-vous en m'y invitant ?

— Rien de particulier ... je sais juste que je n'aurais pas aimé rester en face à face, comme dans un entretien d'embauche, ou, pis, comme dans un *speed-dating* ...

Ils arrivèrent à la tour Velléda. Eudore traversa

le chemin devant, une souris morte dans la gueule.

— Je vous présente Eudore. Assez âgé mais toujours habile chasseur ...

— Voici donc le maître des lieux.

— Dites-moi la vérité ... cette histoire de chat qui vous a sauvé la vie, vous racontez ça pour attirer la sympathie, pas vrai ?

— Qu'en pensez-vous ?

— J'ai l'impression que c'est un attrape-souris ...

— Et vous pensez être une souris, à l'instant présent ? ... c'est pourtant la pure vérité ... mais je ne vais pas vous raconter ma vie ... ça pourrait être ennuyeux ...

— Vraiment ça m'intéresse ... comme je vous l'ai écrit, moi aussi, je suis très chat ... le mien est un angora ...

— Ce n'est pas de chat dont j'avais envie de parler avec vous

— Mais de quoi donc ?

— De vous, de moi, ... de nous ...

— Nous ... déjà ... comme un vieux couple ?

— Non, bien sûr, nous n'en sommes pas un ...

— Parler de chat, c'est aussi parler de nous, ne trouvez-vous pas ? Vous avez vu ces moutons, en bas du parc ... ils se côtoient en permanence mais ils s'ignorent ...

— Moi je trouve qu'ils en savent assez les uns sur les autres pour vivre ensemble ...

— Vivre ensemble ! quelle affreuse perspective ! ils sont là parce qu'on les y a mis ... en complète liberté, croyez-vous qu'ils resteraient ensemble ?

— Pourquoi pas ? Surtout eux et leur instinct grégaire ... mais même ces chats, que nous aimons l'un et l'autre, même libres, même indépendants, finissent par rechercher le contact avec leurs congénères ... Vous savez, rien ne nous forçait à nous rencontrer ... Nous avons échangé, nous avons parlé de ce que nous aimons, des chats, des livres, des voyages ...

— Oui, c'est vrai, mais nous ne disons à l'autre que ce que nous voulons bien lui dire ...

— C'est normal ... personne n'a envie de n'être pas attirant ...

— Avez-vous quelque chose à cacher, François ?

— Comme vous, j'espère ! rien à cacher mais quelque chose de caché, de plus intime. Je veux croire que nous avons tous en nous une part de mystère, une face de nous qui est encore plus belle que celle que l'on montre au quotidien, à la société, et qui vaille d'être découverte par une âme qui, précisément, la trouvera belle ...

Un silence.

— Oui, j'aimerais être ce découvreur, pour vous ...

— Comme vous y allez ! et vous aimeriez que je sois, moi, l'Indiana Jones de votre part mystérieuse ?

— Oui, vraiment !

— Eh bé !

Après la tour Velléda, ils arrivèrent à vue des cèdres du Liban.

— Vous pensez que je puisse être votre âme sœur, uniquement parce que les chats, la littérature, les voyages... mais il existe de nombreuses femmes qui cochent toutes vos cases, que vous pourriez trouver sur un site de rencontres ...

— Sans doute mais ...

— Mais ?

— Aucune à part vous ne parle d'amour.

— Vraiment ?

— Oui, vraiment ! Relisez vos messages ... moi je les ai lus et relus ... écoutez vos propos, y compris les plus anodins ou quand vous parlez d'arbre : derrière l'armure, vous êtes sensible à cela mais en refusant d'y croire vous-même, en refusant qu'il puisse vous concerner, vous envelopper ... me trompé-je ?

Julie regarda droit devant elle, parmi les arbres.

— Loin de moi l'intention de vous mettre mal à l'aise, Julie, mais j'ai le sentiment que vous vous faites une carapace de politesse et parfois de cynisme, comme si vous aviez peur de vous engager ...

— Combien vous devrais-je pour cette séance de psychothérapie déambulatoire ?

— Julie ... ne soyez pas sur la défensive ...

Les deux marcheurs parvinrent à proximité du salon de thé.

— Sans doute suis-je allé trop loin ... je vous prie de bien vouloir me le pardonner ... quoi qu'il en soit, j'ai été et suis très heureux d'avoir fait cette promenade avec vous, que vous m'ayez fait découvrir ce parc magnifique ... je vais devoir partir ...

— Non, ne demandez pas pardon ... j'ai peut-être été moi-même un peu dure ... ne voulez-vous pas rester encore un peu ; je prendrais volontiers un thé ...

— Il me faut partir. Mais je vous promets de revenir ... ou plutôt de vous inviter à mon tour pour une promenade ... je vous écrirai bientôt ... Nous faisons-nous la bise ?

Pour toute réponse, Julie plaqua ses lèvres sur celles de François.

3

« Retrouvez-moi au Grand Bé, samedi 2 juin, à l'heure diurne où la mer commence à remonter. »

C'est ce message laconique que François avait laissé quelques semaines après leur unique

rencontre à la Vallée-aux-Loups. Elle ne croyait plus qu'il donnerait suite, comme il s'y était engagé, pensant à une parole en l'air, celle d'un chasseur volage quelque peu échaudé. Mais non, il avait laissé un message en pleine nuit, sans doute pour qu'elle n'y répondît pas immédiatement. Il avait ajouté de ne pas manquer de porter vêtements chauds et d'apporter un coupe-vent.

Julie avait eu tout le temps de cogiter sur cet étonnant rendez-vous, pendant les quelques jours qui avaient précédé et surtout pendant les heures qui séparaient son pavillon de banlieue parisienne de la Porte Saint-Pierre, aux pieds des remparts de Saint-Malo, là où un gars du coin lui avait indiqué de passer pour se rendre au Grand Bé et où elle se trouvait actuellement.

Il était bientôt seize heures et c'était l'heure où la mer allait commencer à remonter, pour la seconde fois de la journée, sur le chemin de pierre qui mène au rocher. C'est là qu'avait lieu le rendez-vous.



Maintenant qu'il l'avait conviée à venir le rejoindre à Saint-Malo, François sentit son assurance disparaître. Jamais il n'aurait voulu se moquer d'elle ou, pis, manquer le rendez-vous mais il se sentait

hésitant, presque fébrile. Pour se donner un peu de contenance, il était monté sur le chemin de ronde des remparts, au-dessus de la tour Notre-Dame, pour lui, tour de guet.

Il se rendit compte tout d'un coup qu'il n'était même pas certain de la reconnaître de loin, surtout si elle portait une coiffe, lui qui ne l'avait rencontrée qu'une seule fois et de près. Quel idiot il faisait. Alors, il se résolut à descendre et à se tenir au début du chemin qui mène au Grand Bé. Il regarda sa montre : c'était l'heure de la bascule de marée. Si elle venait, c'était maintenant. Viendrait-elle seulement ? Il avait préféré laisser un message vocal, en l'appelant la nuit, assez mystérieux pour éveiller sa curiosité. Mais peut-être l'était-il trop pour justifier qu'elle prenne son sac à dos ...



— Je savais que vous alliez venir.

— Vous êtes devin, parce que, jusqu'à ce matin, je ne savais pas si j'allais venir ...

— En vérité, je ne savais pas du tout si vous alliez venir ...

— Ah ! dans ce cas, nous sommes deux.

— Qu'est-ce qui fait que vous êtes là ?

— Je ne voulais pas vous laisser sur votre première impression de moi.

Les deux se regardèrent sans se parler, presque gênés.

— J'avoue que votre proposition est plutôt originale ... moi qui ne connais pas Saint-Malo ...

— Je vais vous décevoir : nous n'allons pas visiter Saint-Malo, si toutefois vous acceptez ma proposition.

— C'est-à-dire ?

— Connaissez-vous le Grand Bé ?

— Non ; je sais seulement que c'est là que Chateaubriand a été enterré. Je voyais ça plus grand ... je pensais que c'était une île.

— Oui, on y accède à pied à marée basse seulement. Que diriez-vous d'y passer quelque temps ?

— Comment ça ? à marée basse ... et à marée haute ?

— À marée haute, c'est-à-dire dans quelques heures, ce sera une île, une vraie.

— Mais comment reviendrons-nous ?

— Comment ? comme nous y sommes venus : à pied. Mais la vraie question c'est quand ? Soit dans douze heures ... soit dans ...

— Dans douze heures ... en pleine nuit ?

— ... en effet, aucun intérêt ... soit demain, donc, à la même heure ...

— En clair, vous me proposez de passer la nuit avec vous, seuls, sur ce caillou ?

— En tout bien, tout honneur. Je peux comprendre que cela ne vous emballe pas ou vous fasse peur ...

— Non, je n'ai pas peur du tout ... c'est juste que je n'ai rien prévu ... hormis suivre vos indications ...

— Vous avez bien fait et je crois que vous êtes bien équipée. Rassurez-vous, j'ai tout prévu : de quoi boire et manger pour deux et de quoi dormir au chaud. Tout est dans ce grand sac, là.

— Ben, vous, alors !

— Il ne devrait pas pleuvoir ... frais, c'est sûr, mais le ciel sera dégagé et nous pourrons contempler les étoiles, au-dessus de la mer ... Je vous propose d'avancer car, tandis que nous parlons, la mer monte.

— François, vous êtes fou.

— Alors, soyons-le tous les deux.



On causait, on causait et en effet la mer montait. Lentement mais sûrement, elle enveloppait le creux du chemin de pierre d'une nappe aux couleurs indéfinies ; c'était tantôt verdâtre, tantôt bleuâtre, quand l'écume blanchâtre des vaguelettes ne couvrait pas la surface.

François avançait en tête. Il s'était déchaussé

pour passer le chemin comme un gué. Julie, un mètre derrière lui, regardait les mollets, les chevilles... Elle se trouvait presque gênée de ses propres sensations devant les pieds nus de cet homme qu'elle ne connaissait en réalité pas du tout. Son regard se portait sur les bancs de sable à l'entour, sur des rochers couverts d'algues, parsemés de coquillages, dont certains qu'elle n'avait jamais vus. *Ont-ils l'air gêné, eux ?* Cette pensée étrange la rasséréna quelque peu...

Hasard ou non, il n'y avait pas grand monde dans les parages. Les quelques badauds, mamans et leurs tout jeunes enfants étaient déjà sur le chemin du retour. Aux bruits humains succéda le murmure de l'éstran, entre goélands affamés et la sourde avancée de la mer, qui battait les rochers d'un rythme lancinant. Le ciel n'était pas en reste qui ne connaissait pas le silence mais susurrant à la mer à coups de petites ventées éparses.

À peine engagée sur le chemin du Grand Bé, Julie resta bouche bée. Quasi étrangère à l'univers marin, elle reçut toutes les sensations comme une claque. À lever le nez pour admirer la ronde des nuages, spectacle concurrent à celui des vagues, elle en était tout étourdie.

— François ...

Il se retourna.

— ... n'allez pas trop vite, s'il vous plaît ...

Comprenant de quoi il s'agissait, il fit un pas vers elle et lui tendit son avant-bras.

— Voici au moins quelque chose de stable ...

Elle en oublia de dire le merci, que ses yeux avaient déjà prononcé.

Comme absorbée par le paysage, par les sensations de la bise marine, de l'air iodé que ses narines découvraient presque, elle regardait tout autour d'elle, fascinée, légèrement enivrée.

— Nous avons cette vingtaine de mètres à faire dans l'eau ; c'est parfaitement plat sous les pieds. Si vous voulez conserver vos chaussures sèches ... je vous propose de ... faire comme moi.

Appuyée sur l'avant-bras, elle se déchaussa.

L'eau lui saisit les chevilles. Elle marqua un temps d'arrêt. Le froid lui parut vigoureux. Puis elle regarda François, qui lui sourit gentiment, les pieds dans l'eau, l'air de rien. *Quelle gourde je fais*, pensa-t-elle.

— J'ai l'air d'une parfaite Parisienne ...

— Profitez de ces instants ... ces sensations seront toutes de bons souvenirs ... bientôt ... On avance ?

Gentleman, il fit ce qu'il fallait pour la rassurer. Ils sortirent les pieds de l'eau mais avant, François plongea une main et se rafraîchit le visage.

— Appréciez, sentez, goûtez.

Timidement enhardie, elle l'imita. C'est pourtant le même liquide à l'exacte même température qui

lui sembla réconfortant sur les joues ... elle sentit sa main ... puis passa ses doigts sur ses lèvres ... pêle-mêle affluèrent le sel et l'iode, le goût inconnu, ni agréable ni repoussant, des algues ... elle recommença. Sans effroi, elle perçut les sensations à l'intérieur du corps à l'opposé du froid qui lui avait glacé les pieds ... Elle n'avait fait qu'une centaine de mètres depuis dix minutes et elle prit conscience qu'elle était transposée dans un ailleurs qu'elle ne savait pas aussi près, aussi accessible.

Elle regarda François qui la regardait. Elle se demanda jusqu'où sa présence à lui y était pour quelque chose, dans ce tourbillon de sensations déstabilisantes.

— Julie, allons saluer le Grand Homme ...



In petto, François remercia l'anticyclone des Açores, qui avait fait le ménage dans le ciel breton, les jours précédents. La petite bise du soir, qui soufflait de la terre, donc du sud, devait aussi être remerciée, qui les poussait à se nicher sur la face nord, à l'abri des regards de Saint-Malo et de Dinard.

Peu à peu, la nuit tombait. La rumeur de la mer et du ciel faisait place au silence. Un silence relatif. Julie découvrait ce nouveau silence qu'elle ne connaissait pas. Elle comprenait que les vagues

balayaient toujours les rochers, à quelques mètres en contre-bas, mais que l'on s'habituaient tellement à cette pulsation de l'océan, qu'on ne l'entendait plus ; tout au plus on la percevait dans le corps.

L'océan et les cieux la laissaient absorber le paysage en cinémascope. Au couchant, l'horizon reculait à chaque tentative de voir plus loin, d'autant qu'il n'y avait plus de limites de teinte entre la mer et le ciel : c'était une vaste étendue gris-bleu qui s'ouvrait à elle. Elle était soudain envahie par une sensation d'infini, de sans limites, autant spatiales que temporelles, qui l'étourdit.

Et cet homme, assis près d'elle, qui avait le bon goût de ne pas interrompre ce transport de l'âme ... qui se faisait presque oublier ... alors que c'est à lui qu'elle le devait. Elle se rendit compte qu'elle ne maîtrisait plus vraiment les sentiments que les sensations provoquaient en elle.



François ne se lassait pas d'être ici. Il savait se mettre dans une disposition d'esprit qui l'ouvrait à la réception des émotions que la vue du grand large provoquait en lui ... qu'il regardât le ciel ou qu'il contemplât la mer, l'un et l'autre lui disaient qu'il n'y avait pas d'obstacle. Il savait qu'il fallait du silence pour que le regard portât loin. Il savait aussi qu'il

fallait voir loin pour mieux entendre.

Il était heureux de lui faire découvrir le lieu où reposait un écrivain qui ne les laissait pas indifférents. Elle s'était assise sur le côté de la tombe et avait regardé longuement au large ; il avait aimé la contempler ainsi, à son insu.

•

Adossée au grand sac à dos de François posé contre le rocher près de la tombe de Chateaubriand, Julie laissait balader son imagination. Elle éprouvait des sensations proches de celles qu'elle avait connues en montagne, à l'époque où elle partait en randonnée dans les Alpes avec ses parents. Elle était bien ; elle se sentait forte. Observant l'épais granit de la pierre tombale, elle se dit qu'elle n'avait pas du tout le sentiment d'être dans un cimetière, fût-il à usage unique, mais dans un lieu chargé de sens. À l'abri du vent, elle se sentait bien.

•

François avait disposé les matelas gonflables, les sacs de couchage de montagne. S'il n'y avait pas de feu de camp, il aurait néanmoins pu réchauffer la nourriture et leur offrir un repas chaud ... grâce aux deux rations de combat qu'il avait apportées ...

risotto pour Julie, tajine pour lui ... la tisane infusait dans l'eau chaude.

— Que dites-vous de mon camping ?

— C'est dingue ! Qui me croira, si je raconte cela ?

— Personne ... parce que vous ne le raconterez pas ... gardons cet instant merveilleux pour nous seuls.

Emmitouflée dans son gros chandail, Julie le regardait s'affairer à préparer les matelas.

— Pourquoi faites-vous cela, François ?

Il s'interrompit et la regarda.

— Je sais bien, profondément, que vous n'êtes pas celle que vous avez semblé vouloir montrer, lorsque nous nous sommes rencontrés, en mai, à la maison de Chateaubriand ... je le sais parce que je le sens bien ... je voulais nous donner l'occasion d'être à nouveau ensemble, en un moment qui ne soit qu'à nous et si possible dans un lieu où nous ne serions pas dérangés. Il y a longtemps que j'avais imaginé passer une nuit à la belle étoile ici, mais ça ne m'intéressait pas de le faire seul.

Il s'approcha d'elle et s'assit à ses côtés. Les feux d'un navire lointain éclairaient leurs visages d'ombres mouvantes. Le ciel et la mer avaient créé le calme et le silence pour eux. Il regarda devant lui, au loin, au large.

— Je ne suis pas du genre à partager facilement

mon intimité ... aujourd'hui, pour vous, je m'y risque. Je prends le risque que cette approche ne vous plaise pas, que vous ayez même envie de partir à la nage plutôt que de rester.

La corne de brume retentit. Le navire attendait la marée pour entrer.

— ... je me sens bien avec vous ... je me sens bien grâce à vous ... j'aimerais que vous vous sentiez bien, grâce à moi ...

— François ...

— ... oui ... ?

— Vous faites le risotto à merveille ...

Les deux éclatèrent de rire, à faire se réveiller les soldats sur les remparts de Saint-Malo, s'il y en avait eu.

— Je n'ai pas d'autre ambition que de vous dire le plaisir d'être avec vous, même quand vous me chambrez ... ou, s'il y a une ambition, celle que vous puissiez avoir autant de plaisir d'être avec moi.

— Seriez-vous amoureux, François ?

— À cela, je réponds par l'affirmative et je transforme votre verbe intransitif en un transitif. Car il ne s'agit pas pour moi d'être amoureux dans l'absolu, il s'agit bien d'être amoureux ... réellement ... et de vous, Julie.

Au rire succéda le silence ... la minuscule flamme de la tablette combustible qui faisait bouillir l'eau sous le quart en métal était aussi intense que

les étoiles qui, une à une, à mesure que la nuit s'épaississait, pointaient dans le ciel. Assise les bras autour des genoux, Julie explora la voûte céleste ; la Grande Ourse la conduisit à l'étoile du Berger. Avait-il lu dans ses pensées ? Avait-il deviné son regard, embué de larmes naissantes, que pourtant il ne pouvait voir ? Allongé sur son duvet, François semblait serein.

— Quand nous ne serons pas ensemble, je penserai à vous. Je regarderai le ciel, et qu'il y ait ou non des nuages, je porterai mon regard sur l'étoile polaire. Regardez-la aussi ; ainsi, nous serons ensemble.

— François, nous ne savons rien l'un de l'autre, nous avons échangé quelques mots, nous ne nous sommes rencontrés qu'une seule fois ... qu'est-ce qui vous permet, je veux dire, qu'est-ce qui vous rend si sûr de vous ?

— On dit qu'aux âmes bien nées, la valeur n'attend point le nombre des années ... je dirais qu'aux âmes faites pour s'entendre, à quoi bon les siècles attendre ?

— Répondez-moi franchement ... ce n'est pas rien que de dire à une femme qu'on l'aime ...

— Vous avez sans doute raison ... de mon côté, je n'en sais rien, ne l'ayant jamais dit à personne ... c'est la première fois que j'éprouve ce sentiment, ces sensations. Connaissez-vous cette fébrilité rien

qu'à la perspective de nous revoir ? Ressentez-vous cette fièvre rien qu'à l'idée de passer du temps avec vous, à parler, de tout, de rien, peu importe de quoi ? Percevez-vous, sur vous-même, le pouls qui s'accélère ... rien qu'à votre regard ? Je sais avec certitude que je n'ai jusqu'à présent jamais connu ce qu'est aimer ... et il a fallu que vous me contactiez, que nous nous rencontrions, sans savoir que faire de cette rencontre et maintenant, moi, j'ai envie de vous rencontrer tout le temps, de recréer autant de première rencontre qu'il y a de jours que Dieu fait ...

Un silence de plusieurs minutes laissa les feux de Saint-Malo éclairer leurs visages.

— Je sais que si je vous avais proposé de nous revoir en un lieu commun, jamais je n'aurais eu le courage de vous dire ce que je viens de vous dire ... c'est bête à dire, de ma part, mais il me fallait être seul à seule avec vous. Et vous avouerez que je n'ai pas créé les conditions matérielles pour aller plus loin ce soir ...

— Je suis à la fois bouleversée et je comprends d'autant mieux que j'éprouve moi-même ce que vous décrivez là ... ces sensations, je les vis également ... et je ne voulais pas me rendre à l'évidence, pensant être seule à les percevoir, sans doute, comme vous me l'avez dit l'autre fois, hésitante aussi parce qu'échaudée par des

expériences qui m'ont laissée endurcie.

— Vous m'avez embrassé, le mois dernier ; j'en ai été tout retourné ... je vous prie de me croire ... j'avais besoin du grand air, du relatif tumulte des vagues, de la sincérité de la nuit pour vous parler ... il n'y a pas d'autre intention.

La fraîcheur de la mer et de la nuit réunies les incita à se glisser chacun dans leur duvet, que François avait préparés.

Très au loin, l'on devinait les feux du phare de Saint-Héliér, à Jersey, qui dardait quelques timides éclairs.

François ne les voyait pas, qui allongé sur le côté, regardait Julie qui lui rendit son regard.

Cette fois, c'est François qui approcha ses lèvres de celles de Julie.



Ce fut une nuit d'éclairs bien qu'aucun orage ne vînt troubler la nuit au-dessus d'eux.

Ce fut une nuit de vagues quoiqu'aucune houle ne se manifestât au pied des rochers au-dessous d'eux.

Ce fut une nuit de tourbillons alors qu'aucun vent ne soufflait sur la mer devant eux.

On ne dit pas assez combien la terre est confortable à ceux qui l'oublient quand ils regardent

le ciel et que le ciel les regarde.

Pour Julie et François, dont parfois les mains se joignaient lorsqu'il lui montrait ici une étoile, là une constellation, le matelas d'herbe, sur sommier de granit, n'existait pas. Ils étaient là l'un pour l'autre, comme sans doute ils ne l'avaient jamais été pour personne.

Il n'y a pas que les mots pour se découvrir et s'appivoiser. Car les lèvres sont capables de beaucoup d'autre chose que d'articuler des muscles qui font varier les sons passant au travers des cordes vocales, comme les doigts sur une lyre. Oui, ce soir de nuit claire, fraîche, et si peu venteuse, sur le Grand Bé malouin, des corps vibrèrent à l'unisson, sans un mot.

Ni l'un ni l'autre n'avait apporté de livre car l'instant n'était pas pour soi mais pour l'autre. La lyre, c'était le corps de l'autre qui en tint lieu.

Si peu de vent que l'on eût perçu un souffle, un double mouvement pour être exact, qui rythmait la nuit au gré des mouvements des doigts sur la lyre. On eût dit un orchestre, non symphonique, de chambre, c'est assez, qui s'inspirant des pulsions de la terre, battait la mesure, tantôt de manière lente mais puissante, tantôt de manière saccadée mais intense. Un son chthonien, une pulsion des profondeurs, une musique des entrailles.

Une houle de fond, soulevant de grandes

vagues, d'où jaillissaient des éclairs, parfois éloignés, parfois proches, créant un tourbillon entraînant deux êtres qui font corps avec l'univers. Voilà à quoi ressembla cette nuit, si tant est qu'elle pût ressembler à quelque chose de connu.

Julie d'abord, François ensuite, puis Julie à nouveau de se laisser décoller du monde, de passer du côté irréel, hors toute sensation, dans une sorte de lévitation de l'âme, là où n'ont plus cours les lois de la gravitation.

La mer est patiente, elle a le temps pour elle ; elle était avant toutes choses et sera encore ici la dernière. Mais elle ne fut pas la seule à prendre son temps, cette nuit-là, car les minutes qui s'écoulaient n'avaient plus prise. Les heures passaient pour les autres, pas pour Julie et François, sous un baldaquin de granit et d'étoiles.

Toutes ces phrases qui se disent sans un mot s'avèrent plus belles que celles qui bavardent. La mer et la nuit se faisaient une conversation silencieuse. Le va-et-vient d'une houle presque délicate donnait aux amants une atmosphère enveloppante, quasi protectrice ; la limpidité d'un ciel débarrassé de scories nuageuses clarifiait deux cœurs, se parlant sans paroles, seulement par le contact de deux peaux apprivoisées, le toucher des mains, la balade des doigts, la ballade des souffles.

Ainsi fut leur première nuit. Leur nuit de vérité.

4

Après leurs rencontres à la Vallée-aux-Loups puis au Grand Bé, François et Julie commencèrent à se fréquenter régulièrement c'est-à-dire aussi souvent que leurs vies professionnelles le leur permettaient. À la conversation succéda l'intimité des corps et des cœurs.

Pourtant, depuis ces derniers jours, François sentait une réticence, d'abord ténue puis de plus en plus perceptible, de Julie à certains contacts, notamment quand ses mains à lui voulaient dialoguer avec ses seins à elle. Sans en prendre ombrage mais sans en parler, François se montra conciliant.

Puis les occasions de se voir se raréfièrent. François, de moins en moins dupe des prétextes que Julie avançait pour repousser voire pour annuler un rendez-vous, finit par s'interroger. Il insista pour la voir, laissant quelques messages au téléphone, la plupart sans réponse. Elle repoussait l'échéance, semblant le fuir. Il ne parvenait pas à en trouver l'explication. La gamberge n'étant

pas bonne conseillère, il s'imagina une autre liaison.



Comme il connaissait l'adresse de la clinique vétérinaire où elle travaillait, il décida de forcer le passage. Il se posta dans la brasserie située en face, guettant sa sortie pour la pause déjeuner.

Vers midi trente, Julie sortit accompagnée d'une collègue. Coiffée d'un foulard, couverte d'un manteau malgré la belle température printanière, elle ne vit pas François sortir du restaurant et s'avancer vers elles. Il marcha d'un bon pas et se plaça devant les deux femmes.

— Bonjour mesdames. Bonjour Julie ... voudrais-tu bien m'accorder quelques minutes, je te prie ?

Surprise de le trouver là, Julie reprit ses esprits et fit comprendre à son amie que tout allait bien.

— À tout de suite, Béatrice.

Puis, quand celle-ci s'éloigna :

— François, tu aurais dû me prévenir que ...

— Julie, tu aurais encore trouvé un alibi pour me dire non. Désolé pour la surprise mais j'ai besoin que tu me dises ce qui se passe, pourquoi depuis quelques semaines, nous ne pouvons plus nous voir, pourquoi tu éludes, tu m'évites, ne réponds plus à mes messages. N'ai-je pas droit à une explication ?

— François, je suis désolée mais ...

— Tu n’as pas l’air très heureuse de me voir.

Pour toute réponse, il obtint des larmes silencieuses sur le visage visiblement fatigué et éprouvé de Julie. Il ne comprit pas.

— François, ... je ...

— Julie, qu’est-ce qui t’empêche de me parler ? Il y a un autre homme, c’est ça ?

Sans un mot, Julie le regarda avec un air de reproches qui le fit taire. Elle s’assit sur un banc ; il prit place à ses côtés, en essayant de lui faire face.

— Je ne sais pas comment te dire ...

— Essaie ... peu importe les mots, les phrases ... je ne comprends rien de ce qui se passe.

D’un geste las, Julie ôta son foulard et le regarda quelques secondes, les yeux pleins de larmes, la gorge nouée, incapable d’articuler un mot.

Alors François comprit. Il regarda devant lui, dans le vide, dans le vague, pendant qu’elle replaçait son foulard.

— Depuis quand ?

— Il y a deux mois. J’ai reçu les résultats de la biopsie quelques jours après Saint-Malo. Les choses ont empiré depuis. Là, tu me vois après ma deuxième chimio à Curie.

— Mais pourquoi ne m’avoir rien dit ?

Elle éclata.

— Tu crois que c'est facile ? Tu crois que c'est facile à avaler pour moi ? Tu crois que c'est facile à admettre, que je risque d'y passer, que dans le meilleur des cas, on va me couper les seins ... Et toi, tu es là, plein de vie, plein de fougue, plein d'amour ... Je ne peux pas, François. Tu as vu mes cheveux ? ça y est, ils tombent à pleines poignées ! Je perds du poids, sans le vouloir, je deviens rachitique ... Tu as envie de faire l'amour à un cadavre ?

— Julie, ...

— S'il te plaît, ne dis rien. Puisque tu es là, autant que je te dise les choses maintenant. Il vaut mieux que nous en restions là, c'est mieux ainsi.

Julie se leva et, sans se retourner, fila vers son lieu de travail. Abasourdi, complètement sonné, François resta planté sur le banc. Comme un con.



Les jours suivants lui furent pénibles. Chose inhabituelle, il prit une cuite, pas joyeuse du tout, avec des collègues, qui le trouvèrent désagréable et dépressif, en tout cas pas comme avant.

Ceci ne l'aida pas à mieux réfléchir. Même se réveillant, la gueule dans le bois, il ne pensait qu'à Julie. Il comprit qu'il était touché par quelque chose sur lequel il n'avait aucun pouvoir. Il n'y a rien de

plus désarçonnant, pour ceux qui s'imaginent tout maîtriser dans leur vie, que d'être dépossédé de ce pouvoir. Il perçut que ce qui affectait Julie le touchait au plus haut point... sauf que ce n'était pas ce qu'il lui avait montré quand elle lui avait annoncé son cancer. Il se faisait honte, se morfondait aussi, pour sa réaction en dessous de tout, incapable de réagir, incapable d'une plus petite manifestation de compassion, de la moindre parole amicale. Comme si c'était lui qui souffrait. Il trouvait son amour bien léger, bien peu solide en vérité. Qu'il était facile de s'aimer quand on était jeune, beau et en bonne santé !

Il lui fallut plusieurs jours pour sortir de cette espèce de léthargie du sentiment. Peu à peu, essayant d'écouter son cœur et sa raison, il surmonta ce qu'il avait pris pour une réaction de peur et d'incompréhension. Il se rendit compte que son amour était plus fort qu'il ne le pensait lui-même et qu'ayant l'image de Julie, avec un début de calvitie, l'imaginant sans seins, il l'aimait toujours.

Alors il se réveilla de sa passivité.



L'endemain, il réussit à se faire passer au téléphone et avec beaucoup d'aplomb pour le médecin traitant de Julie auprès d'une secrétaire

médicale qui lui indiqua le jour et l'heure de son prochain rendez-vous à l'Institut Curie.

Le jour dit, François se présenta en avance, bien décidé à remonter le temps et à donner un autre tour à la conversation du banc. Il n'eut pas de mal à la reconnaître lorsqu'elle passa la tête hors du taxi, avec le même foulard que l'autre jour.

Ne voulant pas la surprendre de nouveau, il fit sonner son portable.

Elle décrocha. Il lui demanda de regarder sur l'autre trottoir et raccrocha, pour s'avancer vers elle.

— Bonjour Julie.

— François, ... que fais-tu là ?

— La même chose que toi, dit-il avec un grand sourire. Je veux dire : je t'accompagne.

— François ...

— S'il te plaît, à ton tour de m'écouter. Laisse-moi parler et te dire ce que j'aurais dû te dire, immédiatement, instinctivement, l'autre jour sur le banc ...

— François, je t'ai demandé d'arrêter de nous voir. C'est mieux pour nous deux ...

— Julie, comment peux-tu dire cela ? comment peux-tu penser cela, de moi, de nous. Nous valons mieux que cela. Je sais que tu ne crois pas ce que tu dis là. Qui pour te tenir la main, si ce n'est moi ? Sur quelle épaule tu vas poser ta tête, si ce n'est pas la mienne ? Qui sera là pour sécher tes larmes, si ce

ne sont mes lèvres ? À qui tu pourras parler et dire tout ce qui ne va pas, si ce n'est à moi ? Tu n'es pas seule ; tu n'es plus seule. Que tu le veuilles ou non. Ne t'enferme pas dans une solitude qui ne t'aidera pas. Je te le demande sincèrement : laisse-moi t'aider. Commence par me laisser t'accompagner aujourd'hui.

Heureusement qu'il était costaud et bien campé sur ses jambes, car il soutint sans défaillir le corps de Julie s'effondrant dans ses bras, rue d'Ulm, à quelques mètres de la troisième séance de chimiothérapie.

5

Dans l'une des salles de répétition du ballet de l'Opéra de Paris, à Garnier, François avait posé son sac à dos. Julie entra. François lui sourit, qui lui avait donné rendez-vous avec deux consignes : porter des vêtements colorés et des chaussures qui permettaient de danser aisément. Elle posa son sac près de celui de François et l'enlaça. Les deux amants restèrent ainsi, en silence, pendant quelques minutes, elle son épaule dans son cou, cœur contre cœur. Puis François la regarda et d'un mouvement de bras lui offrit la salle.

— Voilà, ma Dame, la salle nous appartient pour les prochaines heures. Rien qu'à nous. Tu as été danseuse ; j'espère qu'il t'en reste un peu ... veux-tu m'apprendre ?

— Mais c'est merveilleux ! Que me vaut ce cadeau, François ?

— La fin de ces mois difficiles pour toi, des chimio, des médocs à n'en plus finir. Tu reviens de loin. Aujourd'hui, nous fêtons ta guérison, tout simplement. À partir de maintenant, c'est couleurs matin, midi et soir. Et la nuit aussi, après tout ...

François appuya sur le bouton 'Play' de l'appareil, discrètement posé au sol et que Julie n'avait pas vu.

— C'est parti pour une valse !

Alors Julie prit les choses en main. Elle lui prit justement la main droite et la posa sur sa hanche puis les deux autres se joignirent pour donner le sens au mouvement.

François souriait, riait presque et, comme tout piètre danseur qui se respecte, regardait ses pieds. Tout en impulsant les tours, Julie le vit sous toutes les coutures, grâce aux miroirs qui lui offraient un regard omniscient.

François portait un costume gris clair rehaussé de revers brun foncé en velours, au col, aux manches et aux poches. Avec un pantalon de même teinte dont le passepoil brun lui donnait une allure tyrolienne peu commune mais élégante,

il s'était appliqué ses propres consignes en osant revêtir une chemise rouge sang, de même couleur que le soutien-gorge adapté qu'il lui avait offert. Avec elle, dans sa jupe tirant dans le vert kaki et son chemisier vert, il lui semblait qu'ils formaient un couple en route pour le Carnaval des couleurs.

S'il n'avait pas fait preuve de beaucoup d'originalité dans le choix des valse, sélectionnant les classiques du père Strauss, au moins avait-il pris la peine de se faire bel homme et d'attirer les regards. À l'instant présent, Julie s'en fichait bien, du regard des autres car elle était la seule à profiter de lui.

— Mais comment as-tu eu cette salle ?

— Oh, très simple : l'un des assistants-régisseurs de Garnier est un voisin. On se connaît bien. Le Ballet est en tournée donc pas de risque d'être dérangés.

Les deux danseurs tournaient, enchaînaient les pas. Entre deux respirations, François continua :

— Je voudrais que tu retrouves ton corps ... et ton âme de danseuse.

— Merci beaucoup, François ... c'est vraiment un chouette cadeau, une très belle idée ... c'est la première fois depuis ... enfin depuis longtemps que je me sens aussi bien ...

Et Julie de relancer les pas. On vit cinq couples qui dansaient, à l'unisson. Mais c'était bien celui

qui flottait au centre qui donnait le rythme. Celui-ci se faisait plus rapide, plus tournant. Julie constata que François apprenait vite : déjà il ne lui marchait plus sur les pieds. *On en fera quelque chose de bien, de ce garçon, si on le fait danser chaque jour !*

— Fort bien, jeune homme, vous progressez vite. À chaque jour, ses gammes. Avec un peu d'entraînement, vous pourrez bientôt prétendre rejoindre le ballet de Garnier ...

— Oh ... moi, je me contenterais de passer le balai chez toi ... ça suffira à mon bonheur.

Julie goûta le clin d'œil, marqua le pas, le temps de l'embrasser brièvement, et réenchaîna la valse de plus belle.

— Vous êtes belle aussi, vue de dos ...

— Vous n'êtes pas mal non plus, monsieur. Mais savez-vous que l'on accompagne sa cavalière la main à la hanche et non plus bas ...

Ils rirent de leur joute artificielle, de ce théâtre intime où l'on se reséduisait à distance par le vouvoiement tout en se serrant bien fort l'un contre l'autre.

— Y a-t-il autre chose que de la valse ?

— Regarde, tu trouveras ce qui te plaît ...

— Oh, du Carlos Gardel ! Tango, Monsieur ?

— Ouch, c'est que je ne sais pas danser ça, moi !

— Pas grave. Fais comme si tu savais. Tu fais comme ceci avec les pieds – *elle montra* – et tu

mets les bras comme ça – *elle le fit*.

— Bon, soyons fous ! Mais ne m'en veux pas si ça ressemble plus à une danse africaine.

Dans la salle de danse, le décor était sommaire. La barre de maintien des petits Rats qui inscrivait sa césure sur le mur vitré le plus long tenait lieu de seule distraction à l'œil qui se mirait lui-même mille fois dans un jeu de miroirs en profondeur infinie. Seuls points de couleurs dans cet univers translucide, les deux sacs et le petit appareil d'où sortait le son.

Après quelques tentatives de pas de tango, où la bonne volonté de François n'avait pas empêché les rires, ils s'arrêtèrent. François prit une bouteille d'eau dans son sac qu'il tendit à Julie. Pendant qu'elle se désaltérait, il sortit un autre objet du sac. Julie lui tendit la bouteille en retour.

— Julie, mon sac est un peu plus lourd qu'à l'accoutumée. Accepterais-tu d'en partager le poids avec moi ?

— Oui, bien sûr, répondit Julie qui prit la phrase au premier degré.

À cet instant François lui montra un coffret sorti de derrière son dos et l'ouvrit face à elle. De la boîte à musique, sortit une danseuse qui tournait sur un air joyeux. Autour de son bras levé, une bague dont le diamant scintillait sous les nombreux spots de la salle de danse.

Interloquée, Julie demeura bouche bée. François sortit alors une autre bague.

— Celle-ci, je ne la porterai que si tu acceptes de porter celle-là à ton annulaire, aussi longtemps que tu voudras bien de moi. La mienne, j'envisage de la porter, à l'infini et au même au-delà.

D'un geste résolu, Julie prit la bague de la danseuse et la mit à son doigt.

Dominique M.

Feu follet

Pierre de Lune

Je suis du monde des elfes et des lutins. J'ai grandi au milieu des ajoncs et des rochers roses de Perros-Guirec. Un jour, je suis devenu beaucoup trop grand pour eux, je les ai perdus de vue. Mais j'ai gardé de leur compagnie le goût de la nature battue par les embruns, le goût de la liberté d'aller au gré du vent, le goût de la découverte des lieux magiques, le goût de voir en chaque personne le petit lutin malicieux qui pétille au fond de ses yeux. C'est probablement ce qui m'a poussé à choisir un métier au contact permanent des enfants et de leur imagination intacte. Ici, je suis « le maître » comme ils m'appellent, ils sont 17 dans ma classe, de 3 à

11 ans. Chacun d'eux porte de grands rêves, je les abreuve jour après jour pour leur permettre de grandir. Le village où je les accueille chaque matin est petit, mais solidement enraciné sur cette côte splendide de granit. Ici on aime la mer, la pêche, les fleurs, les voisins. Ici on aime aussi les grands voyages, partir loin pour revenir...

Lentement la main de Gaspard déplace la souris et le curseur vient se positionner sur « VALIDER ». Il marque le temps d'une profonde inspiration, puis appuie son index droit et regarde sa bouteille à la mer lui échapper. « Annonce enregistrée » reflète l'écran.

Capucine est confortablement installée sur son canapé, emmitouflée de son plaid moutonneux. Un rayon de soleil zèbre la pièce de sa chaude lumière du couchant. Ce soir, elle est bien décidée à sortir de la solitude dévorante qu'elle découvre depuis quatre mois. Après la blessure de la rupture, ce monstre placide est en train de la ronger tel un cancer... Une collègue lui a parlé d'un site de rencontre un peu différent des autres. Tenant sa tasse de thé brûlant d'une main, elle ouvre son ordinateur sur ses genoux et s'élanche dans l'aventure. Elle a bien réfléchi à son pseudo, elle sera « Feu follet » : c'est plein de vie, pétillant, avec un grain de folie. Tout comme elle !

Elle parcourt les premières annonces de sa main

gauche qui glisse de manière nonchalante sur le « touchpad », et vient régulièrement se réchauffer au contact de la tasse.

« Celui-ci ne se prend pas pour Monsieur Tout le Monde, dis-donc... Et celui-là, il doit être né avec une petite cuillère en argent dans la bouche ! Oh, celui-ci, on dirait mon ancien prof de latin, il étale sa science toutes les deux phrases ! » Capucine tressaille : « Et si je tombais réellement sur un ancien prof ? Monsieur Dubosc, par exemple, lui qui avait l'air complètement coincé en cours d'histoire-géo. Il n'était pas marié, mais on voyait bien son regard traîner sur les filles... Oh, ce serait terrible de tomber sur un ancien prof frustré comme Monsieur Dubosc ! » Sa main hésite, se pose sur le capot de l'ordinateur comme pour le fermer. Elle incline lentement l'écran, puis se reprend. Tout en sirotant son thé qui commence à être à la bonne température, elle glisse plus rapidement d'annonce en annonce, quand soudain, celle de Pierre de Lune accroche son regard.

Ses deux mains entourant la tasse, elle en lit et relit chaque ligne : « Des elfes, des lutins, la côte de granit rose, les embruns, les ajoncs... Ça doit être un fake ! C'est trop beau pour être vrai ! Un instit en plus... S'il aime les enfants, il doit aimer la vie... On ne connaît pas son âge ? »

Répondre lui semble une épreuve insurmontable,

elle n'a jamais fait cela. Avec délicatesse, elle abaisse l'écran, ferme les yeux et s'embarque pour un rêve de Pierre de Lune. « Que c'est beau ce pseudo ! Nous pourrions marcher le soir sur la lande, et aller regarder le soleil se coucher sur la mer... Il connaîtra certainement des poésies qu'il enseigne aux enfants, pour enflammer nos déambulations... » Un frisson lui fait réaliser que justement le soleil a totalement disparu de la pièce, plongée désormais dans une douce pénombre.

Alors, décidée à commettre une folie, elle relève l'écran et clique immédiatement sur Pierre de Lune !

« Feu Follet rêve de Pierre de Lune. »

Capucine marque un temps d'arrêt. « N'est-ce pas un peu trop direct ? Mais c'est vrai... Bon-Papa disait toujours que la vérité fait gagner beaucoup de temps... Est-ce que ça suffit ? C'est peut-être un peu court ? Si je vais sur Google, je ne vais tout de même pas trouver des conseils pour rédiger une réponse ?... Et si ! Parler de soi, être honnête, ne pas en dire trop... Bien, il faut sans doute que j'en dise un peu plus tout de même ! Allons-y ! »

D'un trait elle tape : « J'aime la vie qui pétille, j'aime les promenades où me portent mes pas, j'aime la découverte des petites choses à côté desquelles on passe souvent trop vite, j'aime prendre mon temps et en garder pour rêver, j'aime le thé brûlant au coin du feu. »

« Pas très intéressant, tout ça ! Est-ce ainsi qu'il faut répondre ? Je ne lui ai pas parlé de mon métier ? Mais si je devais m'installer un jour en Bretagne ou ailleurs, je le lâcherais avec plaisir... Allez, ça suffit, j'envoie et on verra bien ! Si ça ne lui plaît pas, ce sera que nous n'étions pas faits pour nous rencontrer... Il est l'heure de plonger dans le frigo, je commence à avoir faim ! »

Chaque soir est dorénavant palpitant, elle presse le pas pour rentrer avec des picotements d'excitation. Aura-t-il répondu à son dernier message ? Devra-t-elle se livrer à l'exercice amusant d'une nouvelle réponse ? C'est un véritable jeu que cet échange, une complicité qui s'installe peu à peu entre le feu et la lune...

Elle aime rêver à leur première rencontre, sur la Côte de Granit, une déambulation peuplée d'alternances nuageuses et de rais de soleil, main dans la main, rires et tendre complicité.

Et voici qu'il décide de venir à Paris ! Sans attendre. Ce dimanche. Une folie !

Depuis deux jours, elle s'active à tout remettre en ordre dans son petit « deux pièces ». Soudainement les taches sur les murs, la rouille sur le balcon, les rayures sur le plancher lui sautent à la figure, elle ne voit plus que cela, et tente de les masquer par

mille subterfuges. Ce matin elle s'est réveillée en sursaut : « Je n'ai rien préparé à manger ! » Depuis deux jours qu'elle range, nettoie, astique, pas une seule fois elle n'a pensé à cela ! Capucine dévale les escaliers pour aller acheter une pâte à tarte, quelques pommes et une bouteille de cidre bio au Daily Monop' déjà ouvert. En bon Breton, il sera sans doute amateur de tarte aux pommes... « Je n'ai pas de grand talent culinaire, mais au moins, celle-ci, je la réussis plutôt bien. »

Capucine respire un grand coup ! La cuisine est rangée, la tarte dans le four commence à dégager quelques effluves. Elle se dirige vers la salle de bain, il est temps de s'occuper d'elle. Trop tard ! Un coup de sonnette la fait sursauter, son pouls s'accélère instantanément, les battements de son cœur tambourinent sur ses tympans. Capucine s'immobilise dans le couloir, reprend sa respiration. Quelques timides petits coups sur la porte lui en disent long ! « Il n'ose pas re-sonner ! Il n'en mène pas plus large que moi... » Elle affiche son plus charmant sourire et d'un pas téméraire ouvre sa porte en grand :

« Bonjour ! Tu es arrivé presque en avance, dis-moi... De quoi faire mentir les détracteurs de la SNCF !... »

Gaspard la fixe d'un air fasciné. Il est plus grand qu'elle ne l'avait imaginé, élané, mais ce qui la

frappe avant tout, ce sont ces deux grands yeux bleus accrochés à elle, en toute naïveté, comme s'il souhaitait les déposer dans son âme.

« Entre donc ! Suis-moi... »

Elle se détourne d'une pirouette, faisant voler sa jupe autour d'elle, pour échapper à ce regard, si désarmant et perturbant à la fois. Il referme la porte avec délicatesse.

« J'ai apporté une tarte Tatin, c'est ma spécialité », dit-il enfin.

Sur la table du séjour, il dépose son paquet, le défait tranquillement et en extrait une somptueuse tarte dorée.

« Très jolie ! » siffle Capucine d'admiration. Elle ne peut s'empêcher de sentir monter une pointe de jalousie... « Au concours de cuisine tu es le grand gagnant », ajoute-t-elle avec un large sourire. « J'avais préparé une tarte aux pommes de mon côté, mais je ne vais plus oser la sortir du four... »

« Je crois que je préférerai de loin ta tarte », dit Gaspard, dont le regard a retrouvé l'accroche de celui de Capucine. « J'ai tellement de fois imaginé notre rencontre, le soir, lors de mes promenades sur la lande. Je t'ai donné mille apparences, blonde, brune, rousse, grande, menue, dodue, mais aucune n'était aussi délicieuse que celle que je découvre maintenant ! »

Capucine se décroche du regard de Gaspard

d'une nouvelle pirouette. « Il faut que j'aïlle voir où en est ma tarte. »

« Laisse, je vais m'en occuper, je prends le relais », dit Gaspard en la doublant d'un pas assuré. Très étonnée, elle le regarde s'affairer dans sa cuisine comme s'il y avait toujours vécu. Il trouve immédiatement les maniques, sort la tarte du four, l'ausculte délicatement de la pointe d'un couteau, et modifie les réglages du four pour la suite de la cuisson.

« Eh bien, tu as vite compris le fonctionnement ! Je vais te garder comme chef cuisinier..

— Je relève le défi, je m'installe dans ta cuisine, tu me laisses tout faire !

— C'est extra ! Je vais pouvoir partir me promener alors ! Je rêve de voir la dernière expo du Muséum, et j'en profiterai pour aller traîner rue Mouffetard... » dit-elle faisant mine de se diriger vers l'entrée et d'attraper son blouson.

« Non, reste ! » ne peut s'empêcher de dire Gaspard dans un souffle.

En se retournant, Capucine découvre son regard décontenancé, presque apeuré. Elle se retient de rire. Elle sent monter en elle un bouillonnement mêlé d'étonnement et d'impatience.

« Allons, nous n'allons pas rester enfermés ici ! Rue Mouffetard, il y a un marché, et aussi des floppées de restaurants, tu ne vas pas te mettre

aux fourneaux tout de même... Il fait si beau ce matin et il y a tant de choses à découvrir dans cette ville, laisse-toi guider ! Je t'ai concocté un très joli programme, tu vas voir...

— Mais, je ne suis pas venu pour Paris, je suis là pour toi ! Nous avons de quoi tenir un siège avec nos deux tartes, pas besoin de trouver un restaurant. Je te connais si peu, si mal, raconte-moi Capucine.

— Allons donc, Capucine ne se raconte pas, Capucine est un elfe qui te propose quelques moments de magie. Pourquoi résistes-tu ? » Capucine a changé de ton, elle se rapproche de nouveau de son blouson, portée par une irrésistible envie d'air frais. Il y a chez Gaspard un « je ne sais quoi » qui l'insupporte, elle se sent comme prise dans un piège qu'elle ne saurait pas décrypter.

« Capucine, je suis tellement ému, j'ai tant de choses qui se bousculent dans ma tête ! Je t'en prie, tu me disais que tu aimais prendre ton temps, alors laisse-moi prendre le mien aussi. »

Capucine lui fait face, puis mue par une soudaine impulsion, va se saisir de son ordinateur qu'elle ouvre compulsivement « Oui, tu as raison, j'aime souvent prendre mon temps. Mais regarde ce que tu m'as écrit, tes voyages, ton goût pour les découvertes d'horizons différents. Regarde encore, tu me parles partout de promenades, des surprises qui se dénichent là où l'on ne les attend

pas. Chacun de tes messages ou presque parle de la liberté d'aller où bon te semble ! Ce n'était que des mots, des miroirs que tu agitais ? Que me veux-tu Gaspard, entre ces quatre murs ? » Ses mots lui ont échappé, elle s'immobilise, sidérée, son ordinateur entre les mains, tel un bouclier.

« Capucine, tu es injuste ! Que veux-tu insinuer ? Je vais partir, je crois que c'est mieux ainsi. » Gaspard ne la regarde plus, ses gestes sont calmes mais déterminés.

Elle sent qu'il va lui échapper, mais reste figée, incapable du moindre mouvement ou mot, quand soudain une odeur âcre lui saisit les narines : « Gaspard, ma tarte, elle est train de brûler ! » Gaspard repose son pull, et se rend calmement dans la cuisine, sans un regard pour Capucine. « Elle a trop cuit, en effet, mais elle restera mangeable. Je te laisse ma tarte Tatin, tu pourras comparer.

— Gaspard, enfin, ne le prends pas ainsi ! Comprends-moi aussi, j'avais tant imaginé nos promenades à deux, et tu me refuses la première qui s'offre à nous ! » Elle cherche désormais le regard de Gaspard, ce regard si entier qui la déstabilisait il y a encore quelques minutes, mais il l'évite soigneusement et poursuit :

« Je ne te refusais pas une promenade, je ne te demandais qu'un peu de temps, ici, loin du regard des autres, pour trouver le courage de te parler

du fond de mon cœur. Mais sans doute ai-je fait fausse route. Capucine, je te souhaite de belles promenades.

— Gaspard, ne pars pas ! Je me pose. » Elle attrape au passage le bras de Gaspard qui se dirigeait vers l'entrée. Il suspend son mouvement, les yeux rivés vers le sol.

« Est-ce bien utile, Capucine ? Tu rêves d'un promeneur inconditionnel, prêt à t'accompagner dès que l'envie de t'échapper te prend. Et moi, j'ai rêvé de cette pièce, que tu me décrivais dans chacun de tes messages par le menu détail. » Il sort son smartphone, comme pour y retrouver la preuve tangible de ses propos. « Ce canapé, d'où tu m'écris, ce canapé où tu te réfugies sous ton plaid, une bonne tasse de thé à la main, ce canapé d'où tu l'envoies vers tes rêves les plus incongrus, je l'ai imaginé tant de fois : toi et moi, l'un à côté de l'autre sur ce canapé, et moi, te dévoilant mon cœur gonflé d'amour, voilà ce dont j'ai rêvé Capucine ! » Les yeux de Gaspard se tournent enfin vers Capucine, elle y lit une sincérité sans appel. Alors, sans chercher à comprendre ce qui l'emporte, elle enlace le visage de Gaspard et y dépose ses lèvres avec fougue.

Quelques minutes plus tard, ils sont dehors ! Gaspard a pris son pull le plus naturellement du monde et lui a simplement dit : « Viens, allons

nous promener ! »

En cette heure matinale, le soleil est encore frais, mais dessine les ombres bien découpées des branchages à leurs pieds, dans la clarté lumineuse de cette journée printanière. Capucine aime marcher en posant chaque pied sur l'ombre d'une branche, sautillant ainsi d'arbres en arbres tel un jeune écureuil.

Ils ne portent pas attention à la direction qu'ils prennent, plus de Muséum ni de rue Mouffetard dans leur esprit... La lumière du soleil papillonne sous leurs yeux, libre et joyeuse. En cette heure encore calme, on entend même quelques oiseaux gazouiller la promesse du printemps naissant.

Sans savoir comment, ils se retrouvent sur les quais de Seine. Ils descendent un vieil escalier de pierre aux marches inégales. Capucine, la parisienne, manque de trébucher sur un coin de marche, Gaspard lui saisit la main pour la retenir.

Dorénavant c'est ainsi main dans la main qu'ils déambulent sur les vieux pavés des quais. Est-ce elle qui ne veut plus lâcher la main salvatrice ? Est-ce lui qui ne veut pas renoncer à cette audace nouvelle ?

Le clapotis cogne continûment les lourdes pierres noires du quai, dans un bruit répété, insistant et cependant apaisant. L'eau scintille de mille reflets dansants. Des mouettes glapissent et

s'envolent à leur approche, mécontentes d'être bousculées dans leur tranquillité. Elles tournoient en de larges cercles au-dessus de leurs têtes, avec des rires grinçants.

Régulièrement, ils se retrouvent plongés dans la pénombre d'un pont qu'ils doivent traverser. L'ombre pesante des vieilles pierres humides, qui ont traversé des siècles d'histoire et connu toutes les crues de la Seine, les fait frissonner. Sous le Pont-Neuf, alors que les pierres se font encore plus basses et plus lourdes, une mouette effrayée prend son envol et fonce vers eux. Ils n'ont que le temps de s'écarter, elle passe entre leurs deux visages. Leurs mains se resserrent encore un peu plus, tel l'ancrage d'un esquif secoué par une vague menaçante.

Instinctivement, elle l'entraîne vers le square du Vert Galant. Ils saluent d'un regard la figure bonhomme du vieil Henri, dont la mémoire bienveillante permet d'entrevoir toutes libéralités pour leurs cœurs palpitants.

Le saule est splendide. Capucine ressent toujours une émotion particulière en ce lieu. À l'ombre zébrée de son branchage hivernal sur le gazon, le regard se pose sur les flots lumineux de la Seine comme à la proue d'un bateau. Ici l'esprit est conquérant, ici on devient Christophe Colomb, Vasco de Gama ou Magellan. Ici se dirige la destinée

de l'île de la Cité, de Paris partant explorer le monde. Il suffit de se laisser couler dans l'une de ces vaguelettes, bientôt ce sera Rouen, Le Havre, la Manche, l'Atlantique... Ici l'esprit s'évade, sous la protection paisible du vieux saule, l'avenir se recompose des projets de conquêtes les plus téméraires.

Ils se posent en ce bout du monde, il n'y a plus aucun chemin devant eux. Trois mouettes les observent, silencieusement. Le grand saule agite quelques branches dans un souffle léger d'encouragement. Point final ou point de départ ? Terminus ou évasion conquérante ? Le triangle de pierre d'un blanc lumineux, qui se découpe sur le clapotis ondoyant, dessine une pointe de flèche.

Gaspard est revenu à Paris la semaine suivante, puis encore la suivante, et la suivante... Ils ont trouvé le temps de s'enfoncer dans le douillet canapé de Capucine et de faire de longues déambulations dans la ville des amoureux.

À son tour, elle s'est rendue à Saint Quay Portrieux, encore et encore. Elle connaît maintenant la lande peuplée d'ajoncs et de genêts, les rochers roses empourprés du soleil couchant, les petites criques, le sable brûlant sous le soleil généreux de juin à l'heure de la sieste.

Elle ferme les yeux. Elle sent le feu du soleil

déplacer sa chaude caresse sur ses pieds, remonter lentement la courbe de ses mollets, de ses cuisses. Parfois un nuage suspend la course de l'astre. Elle frissonne et guette avec une impatience grandissante son retour. Il revient encore plus chaud et brûlant se poser maintenant sur son ventre. Le bruit du sac et du ressac emplit son esprit.

« Feu follet, feu follet », susurre Gaspard dans ses oreilles, devenues d'appétissantes galettes à croquer du bout des dents, qu'il mordille tendrement.

« Lait de vache, lait de vache », lui répond-elle, découvrant deux berlingots roses, dressés sur un parterre de pétales d'aubépines, au parfum de réglisse.

« Vache de ferme, vache de ferme », reprend-il dans l'attirante menace d'une corne dressée de plaisir au cœur d'une floraison de boucles soyeuses.

« Ferme ta gueule, ferme ta gueule », assène-t-elle, déposant un bâillon goulu de guimauve sucrée sur le rugueux sourire de sa barbe de trois jours.

« Gueule de loup, gueule de loup », rugit-il dans un élan de fureur gourmande qui la dévore de la tête aux pieds puis se pose dans le mitan du jardin des délices.

« Loup des bois, loup des bois », répond-elle, s'enfouissant à son tour au plus profond de sa végétation foisonnante pour y cueillir des fleurs de frisson.

« Boîte aux lettres, boîte aux lettres », susurre-t-il, déposant le pli de son désir dans la douce échancre ruisselante d'attente.

« Lettres d'amour, lettres d'amour », s'écrie-t-elle alors, égratignant sa bouche vorace sur le poil dressé de ses joues, de sa moustache, de sa barbe tandis qu'il reprend à l'unisson « lettres d'amour, oh oui, lettres d'amour... »

Il existe entre eux comme un pacte indicible. Pendant leurs longues promenades, qu'elles soient dans un Paris que Gaspard commence à apprécier de plus en plus, ou sur les sentiers des douaniers battus par les vents, qui exaltent tant Capucine, ils se taisent. Leurs échanges passent par le regard, une main soudain pressante ou un baiser fougueux, mais leurs esprits vagabondent en toute liberté sur des chemins personnels, s'entrecroisant peut-être à certains moments sans même le savoir, libres et indépendants.

Lorsqu'ils se retrouvent douillettement installés sur le canapé de Capucine, ou bien sur les bancs de la grande table de bois de Saint Quay Portrieux, il en va tout autrement ! Leurs idées se bousculent

dans le flot de discussions enflammées, l'un après l'autre ils refont le monde. La voix de Capucine part dans les aigus et son débit se fait tempétueux. Gaspard semble plus calme mais certaines phrases cinglent comme des propos définitifs, ses silences se font lourds. L'un et l'autre prennent un plaisir immense à leurs joutes verbales, car elles mettent à jour, progressivement, tant de points communs et d'idéaux partagés. Leurs rêves leur paraissent soudain accessibles, portés par la flamme de l'autre. À deux, ils se sentent capables d'atteindre des cols inaccessibles, de déplacer des montagnes, de remettre un peu de justice et de bon sens sur cette planète.

Un sujet les rapproche tout particulièrement, la question des migrants. Pour Gaspard, qui a tant voyagé, ce mot lui-même est incongru. Il a franchi de nombreuses fois ces lignes imaginaires que les hommes dénomment « frontières », et il est toujours resté lui-même ! En quoi le fait de franchir une frontière ferait-il passer un humain du statut de « légitime » au statut lourdement chargé de « migrant » ? Reproche-t-on à un escargot, un renard ou une hirondelle de passer les frontières ? En quoi l'espèce humaine s'arroge-t-elle le droit de priver ses congénères de cette liberté dont jouissent toutes les autres espèces sur terre ?

La vue de familles syriennes mendiant dans les

couloirs du métro ou sous un porche d'immeuble, dans les courants d'air, et surtout dans l'indifférence générale des passants, le révolte. Cette question des migrants prend alors une tout autre dimension qu'à Saint Quay Portrieux.

Depuis peu, Capucine s'est laissée entraîner par une amie dans une association d'accueil des réfugiés. Elle réserve tous ses week-ends à Gaspard, mais consacre désormais l'essentiel de ses soirées à l'association. Elle y rencontre des personnes étonnantes, et revient chaque soir un peu plus enthousiaste, la tête pleine de belles découvertes à partager avec Gaspard.

L'automne a apporté ses premiers frimas. La fin de l'année approche. Mue par une envie subite de commencer l'année nouvelle sous un jour réellement neuf, Capucine a décidé de proposer à Gaspard de venir s'installer à Saint Quay Portrieux.

Sa voix tremble un peu à l'annonce de cette proposition directe, elle s'interroge sur sa réaction. Gaspard n'hésite pas un instant, il la serre tendrement contre lui et prend à peine le temps d'un acquiescement, avant de l'embrasser longuement. Leurs tympans s'étourdissent du tambour frénétique de leurs cœurs battant à l'unisson, les secondes se ralentissent pour laisser leurs âmes savourer ce moment et le déposer à jamais dans l'écrin de leurs souvenirs.

Les week-ends se passent désormais exclusivement à Saint Quay Portrieux, Capucine y inscrit progressivement son empreinte, déposant des taches de couleurs vives au fur et à mesure de ses allées et venues. Elle propose à Gaspard des réaménagements de l'immense espace dont il dispose. Il la suit la plupart du temps, amusé par ses idées. Parfois, il bloque, soudain inquiet du chamboulement qui se prépare. Il l'a tant désiré, et cependant des doutes surgissent parfois, impromptus, et brouillent toutes ses aspirations.

En cette fin de novembre, la pluie n'a cessé de battre, leur promenade rituelle en a été écourtée. Ils sont rentrés trempés et transis se réchauffer autour d'un thé brûlant. Car désormais Gaspard boit du thé !

Capucine égaye la frilosité du lieu par sa description pétillante de la semaine, des nouveaux venus à l'association, des anecdotes sur les incompréhensions et les surprises des uns ou des autres. Puis elle se fait grave, et lui dit :

« Gaspard, j'y ai bien réfléchi. Ne penses-tu pas que nous aurions la place d'accueillir une famille de migrants ici, en plus de nous deux ? »

Le temps s'est suspendu, une tempête se lève dans la tête de Gaspard, dans un silence poignant.

Le tourbillon de ses idées généreuses, de ses principes les plus fondamentaux est brusquement soulevé et rabattu par l'angoisse d'une intrusion démesurée dans son intimité ! Lui, le solitaire de 34 ans, qui s'apprête à basculer enfin dans une vie de couple, se sent d'un seul coup dépassé, envahi, débordé à l'idée de cette intrusion massive : des inconnus, porteurs d'une autre culture, d'une autre langue, ici, avec lui, 24h sur 24 ?

Le silence s'installe, il a besoin de faire retomber l'ouragan avant de s'exprimer.

« Capucine, réussit-il enfin à dire, nous allons déjà devoir apprendre à vivre tous les deux. Nous le désirons si fort, que je sais que nous allons y parvenir. Mais il y aura certainement des moments compliqués pour toi ou moi. Tu vas quitter Paris et ton travail, tes amis et ton association, tu vas devoir reconstruire ta vie ici, à mes côtés. Ça fait déjà beaucoup pour l'année nouvelle, non ? »

La flamme de Capucine s'embrase. Jusqu'à son départ du dimanche soir, elle n'a de cesse de retrouver les mots de Gaspard, des phrases tout entières issues de leurs échanges des derniers mois, et de venir les fracasser, en vain, sur la cuirasse silencieuse de Gaspard, déchiré dans le tumulte intérieur de ses propres contradictions.

Elle ne revient pas le week-end suivant. Ni celui d'après.

Elle passe désormais tous ses week-ends à l'association, en plus de ses soirées. Personne ne lui a posé de question. Ils sont ravis de sa disponibilité sans limite. Mais un voile de tristesse ternit son regard. Capucine plaisante et rit, et cependant la pétillance s'est éteinte. Elle porte son lourd secret en elle, le secret d'un amour perdu, d'un amour impossible, d'un amour interdit. Comment a-t-elle pu déposer ainsi si rapidement tout son cœur dans celui de Gaspard ? Elle a bu chacune de ses paroles en toute confiance, elle en a fait sa source d'inspiration et sa force intérieure, elle y a puisé l'énergie de son nouvel engagement, l'ouverture de son regard sur les autres, elle a vaincu ses préjugés.

Elle oscille entre sentiment de trahison, colère et incompréhension. Sans répit. Dans cette boucle de manège où elle passe et repasse en revue leurs échanges de ces neuf derniers mois pour tenter de trouver une échappatoire, aucune issue ne se présente. Elle s'étourdit à tourner ainsi sans fin, et dort d'un sommeil agité et malheureux.

Jusqu'à ce samedi matin, au ciel bas et gris, où Marius l'interpelle tandis qu'elle prépare des dossiers de demande d'asile : « Tiens, nous avons reçu une demande de création d'une antenne de l'association en Bretagne, dans un trou perdu, ça s'appelle Le Quai Portdieu ou quelque chose

comme ça. Ce n'est pas toi qui connais bien la Bretagne ? Tu en penses quoi ? Tu crois que c'est sérieux de créer une antenne là-bas ? Tu crois que... » Elle n'entend plus les questions de Marius, elle étouffe, elle doit sortir sur-le-champ. Elle attrape sa doudoune, enfonce son bonnet, et part courir, à perdre haleine. Elle marche plusieurs heures, sans réussir à calmer le chamboulement intérieur, elle n'est plus qu'un frêle esquif balloté par des rugissants, des lames de questions se succèdent, sans réponse.

En passant le Pont-Neuf, une évidence s'impose : attraper le premier train pour Saint-Brieuc !

Tout s'enchaîne très vite, l'action lui procure un peu de répit, et maintenant elle est devant la porte de la grande bâtisse de pierres et relit pour la énième fois le panneau « École municipale » usé par les embruns, retenant le moment décisif. Gaspard arrive doucement derrière elle, il respire le sel et l'iode après sa longue promenade solitaire. Il pose délicatement ses bras sur ses épaules et ils restent de longues minutes silencieux et immobiles, craignant de rompre le fil ténu des retrouvailles par le moindre faux pas.

Ils ont passé la nuit entière à discuter, prenant chacun mille précautions pour éviter de heurter l'autre d'une parole trop vive ou d'un mot échappé du tourbillon de sentiments mêlés qui les animent.

Elle a écouté, entendu et accueilli le déchirement intérieur de Gaspard et ses contradictions. Il a perçu et compris l'intégrité de Capucine, et sa nécessité vitale de cohérence. Au petit matin, Capucine est enthousiaste à l'idée d'utiliser les locaux vides de la grande bâtisse pour créer ici une antenne de l'association, elle a proposé à Gaspard d'y créer également des cours de français et de cuisine pour les femmes et il s'est à son tour enthousiasmé. À la pâle lueur du soleil levant, ils se sont endormis tout habillés, ivres de fatigue, enlacés l'un contre l'autre, tel un couple d'alpinistes qui vient enfin de regagner le bivouac après une ascension périlleuse.

Les journées ont rallongé, apportant leur floraison d'idées neuves et enthousiasmantes. Quelques fruits se sont révélés dans le creuset des pistils et, progressivement, développés avec le retour de l'été...

Gaspard se tient bien droit, adossé dans son fauteuil. Ses boucles blondes dessinent des arabesques sur la têtère bleu marine. Un sourire apaisé flotte sur son visage. Sa main droite, sur l'accoudoir, enserme la main gauche de Capucine. Elle a déposé sa tête sur son épaule, et son regard la porte au loin, à travers le hublot. Elle regarde défiler les bâtiments de plus en plus vite jusqu'au

point de décollage. Les maisons rapetissent et cèdent la place à un camaïeu d'or et de roux automnal. La tunique colorée et fleurie de Capucine forme un joyeux contraste sur la marinière de Gaspard. Autour de leurs tailles, leurs deux ceintures sagement attachées, l'une bleu marine, l'autre bleu roi, délimitent ce tendre tableau.

« Il y a 18 mois tout juste. » Les pensées de Gaspard s'échappent librement vers la mer de nuages qui s'offre désormais à eux par le hublot. « Je n'aurais jamais pu imaginer demander un jour ma disponibilité pour deux ans... Et encore moins pour partir au Guatemala !

— Si tous les jeunes en bonne santé donnaient un ou deux ans à des ONG, imagine tout ce qui pourrait changer. J'espère que nous pourrons nous rendre réellement utiles sur place. Ce sera vraiment formidable si c'est le cas.

— C'est toi qui es formidable, mon petit elfe... Non seulement tu as réussi à me faire décoller, mais ce qui est incroyable c'est que je sois si serein !

— Une magicienne garde ses mystères !... »

Sa main droite rejoint la main gauche de Gaspard déposée sur son ventre et leurs doigts s'entrecroisent dans une chaude étreinte sur son joli ovale. Émergeant des nuages, le hublot précipite un flot de soleil qui illumine leur tendre secret de vie.

Elle incline légèrement sa tête vers son oreille, et pétille de malice en lui chuchotant au creux du lobe : « Feu follet, lait de vache, ... »

M.E. Francini

Une rêverie irlandaise

Laure, une jeune femme en mal d'amour à la recherche de plénitude et d'harmonie, rêve d'une rencontre dotée d'une âme romanesque avec un brin de fantaisie. Sur les conseils d'une amie, elle se connecte sur un site de rencontre, sous le pseudo de « Pierre de Lune » et rédige une annonce en s'inspirant des qualités de cette pierre, si précieuse à ses yeux.

« Telle une pierre de lune, venue d'ailleurs, sans exubérance ni appareil, j'attire l'attention et aspire à la découverte. Ma principale vertu est l'ouverture au monde sans tendance superflue. Harmonieusement conductrice et sensible, les hommes accaparent toute ma réflexion. Les années

passent sur ma face dépolie mais ne laissent pas d'empreinte indélébile. La clarté de mon cristallin concentre mon pouvoir de séduction sur les êtres et les choses. Mon corps astral harmonise les émotions et facilite les échanges.

Si vous vous demandez pourquoi je suis sur la toile, c'est que l'espoir d'un bel écrin attise mes désirs. Je confesse aussi que, loin de la lumière, la pénombre parfois me pèse. L'imagination m'amène à penser qu'un jour, tous les rêves se réalisent. Trouver une voie lactée paraît encore possible. Une âme douce et paisible, munie d'un brin de fantaisie romanesque, ne pourrait que déplier mon envie de poursuivre le fil de la trame. Imaginez deux énergies cosmiques en parfaite effusion ! »

Au même moment, de l'autre côté de la toile, le pseudo « Chat sauvage » perce l'écran fluorescent pour l'aventure d'un soir. Des contacts sans imagination défilent sous la pression de ses coussinets aguerris. Des « chatonnes » en mal d'amour. Puis soudain, l'œil fixe un point lumineux, une pierre de lune vient de se connecter. Il est transcendé. Comment découvrir cet être de lumière pour éclairer ses nuits solitaires.

Captivé par le profil, il se demande ce qu'un chat sauvage pourrait apporter à une pierre de lune. Il se gratte la tête, réfléchit, encore et encore, se regarde dans le miroir posé à terre

devant son édredon moelleux. En s'approchant de son reflet, il découvre ce qu'il n'avait jamais perçu de lui avant ce soir. Un halo de lumière entoure son corps poilu, un feu rayonnant s'en dégage, un jet de vapeur s'élève au-dessus de sa tête, ses membres s'activent en tous sens, ses yeux sortent des orbites, il se sent transporté. Quand le jour se lève, la bête sauvage n'est plus. Dans un élan irréflecti, il répond à Pierre de Lune en oubliant l'objet premier de sa quête.

Chat sauvage griffonne sa réponse :

« Un phénomène astronomique s'est produit hier à la lueur de mon télescope. Traversant l'atmosphère, une pierre précieuse s'est posée dans mon espace terrestre. L'impact a envahi mon corps poilu qui comme un geyser brûlant m'a transporté dans les étoiles. De retour sur terre, je me suis métamorphosé. D'un chat sauvage, errant dans la nuit sombre, je suis devenu un clair de lune, calme et romantique. Mes chants des rues sont devenus des chants d'amour, mes griffes acérées des coussinets douillets où il fait bon se reposer, ma voix rauque et enrouée une mélodie enchanteresse, mon poil sec et dru, une parure de soie, mes yeux perçants une caresse lumineuse. J'éclaire les ténèbres et rassure les âmes solitaires. Cette improbable mutation m'amène à vouloir découvrir l'objet de ma transformation. Je l'imagine, posé sur le rivage

de l'attente et comme un aimant, m'attirer à ses côtés. Prêts à s'élever dans un rai de lumière ascendant, nous nous laissons emporter loin dans la galaxie. Le fil conducteur amène à l'apogée. »

Après de longs mois passés à chatter sur la toile et à s'inventer des histoires rocambolesques, Chat sauvage et Pierre de Lune décident de se rencontrer sur une plage déserte de la côte irlandaise. Cette île, leur île empreinte de légendes et de mythes celtes. Le rendez-vous est fixé un soir de pleine lune, au pied de la grotte dite « des chats ».

À l'heure prévue, l'astre lunaire monte vers les étoiles et éclaire Chat sauvage debout sur la grève désertée. De loin, son corps recouvert d'une matière soyeuse apparaît presque animal. Sa silhouette longiligne supporte une toison féline, il agite ses mains et trace des cercles comme à la recherche d'une énergie cosmique. Son corps flotte au gré d'une mélodie chaleureuse et mélancolique.

Pierre de Lune apparaît au sommet de la dune, ombre silencieuse et fugitive parmi les ajoncs de la lande et la flore saline. Sa robe fluide et transparente danse dans un tourbillon de lune, ses cheveux blonds ondulent dans le vent comme une traînée de poussière, sa grâce est celle des elfes de légende. À l'écoute du chant qui la porte,

elle avance en effleurant le sable humide comme captivée par la lumière astrale, et se laisse guider vers l'être de ses rêves.

Une montagne de nuages cache le reflet ambré de la lune et obscurcit le paysage. Un bruissement perceptible par des oreilles affûtées attise l'instinct chasseur, l'odeur parfumée frôle les narines animales. Chat sauvage se retourne, ses yeux transpercent la nuit et viennent se poser comme une douce caresse sur la proie qui s'approche. Dans un clair-obscur, les deux présences s'enveloppent du regard, la beauté du lieu se révèle à leur contact.

Les premiers émois de la découverte passés, Chat sauvage se racle la gorge comme pour un long discours. D'une voix rauque et enrouée, qui se voudrait mélodieuse, il dit :

— Je suis... j'étais... si impatient de vous rencontrer... mon sentiment si longtemps retenu m'empêche de... voyez comme ma voix s'émeut... la première fois, si attirante... vos yeux transparents...

Elle :

— Je vous entends bien.

Constatant son accoutrement, elle recule d'un pas.

— Pourquoi choisir une tenue si extravagante ?

Lui :

— Je voulais me fondre dans le décor de la grotte des chats, je me suis préparé si... je voulais... je suis...

Elle :

— Ciel, terminez vos phrases... laissez-vous emporter... sentez-vous libre comme nous l'étions sur la toile.

Lui :

— Je vous ai si longuement imaginée comme un diamant posé sur le rivage de l'attente. Pardonnez mon émotion qui n'est autre que celle révélée par le sentiment qui m'anime.

Elle :

— Suffit vos sucreries de langage, n'avez-vous rien à m'apprendre sur l'objet de notre rencontre en ce lieu si... étonnant ?

Lui :

— Je voulais vous parler de ce que nous avons omis de nous dire et de ce que j'envisage à présent...

Elle :

— Vous avez omis de me dire quelque chose ? un secret ?

Lui :

— Oui, c'était une surprise... Je voulais vous révéler un aspect de ma personnalité dont nous n'avons pas parlé...

Elle :

— De quoi parlez-vous... soyez plus clair...

Lui, saisissant l'occasion :

— Ce soir, je vais vous faire découvrir... Seriez-vous prête à me suivre ?

À ses mots, elle se met à frissonner.

Lui :

— Vous avez froid ? Venez donc plus près vous réchauffer dans ma toison...

Elle :

— Jetez-moi plutôt votre pelisse qui me paraît si lourde...

À ses mots, il s'exécute et dit :

— Voyez comme je puis satisfaire vos désirs sans imposer ma présence. Si vous insistez, je puis même vous emporter loin d'ici rien que par la pensée.

Elle (s'entourant de la pelisse) :

— Arrêtez cela, vous me faites...

Puis sans le vouloir elle se met à tournoyer sur elle-même, creusant un puits de lumière sous ses pieds.

Il se met à rire, d'un rire guttural ; ses doigts saisissent les pans de la robe et la soulèvent.

Pendant que son regard cristallin se perd dans les étoiles, elle se sent transportée.

Dans le silence de la nuit, Chat sauvage emporte Pierre de Lune endormie vers la grotte toute proche. Sous l'arche ciselée de l'entrée, les sculptures à têtes de chats accueillent les visiteurs. Une lueur diaphane éclaire le passage puis

l'obscurité se referme sur leurs pas. À l'extrémité du tunnel, une vaste cavité naturelle s'ouvre sous un dôme à ciel ouvert. Au milieu, un socle granitique brille sous la voûte céleste étoilée. Tel un virtuose du spectacle, Chat sauvage dépose la peau de bête contenant la belle endormie sur la pierre lisse et s'allonge à ses côtés. Étendus l'un près de l'autre, leurs deux corps capturent l'énergie de la terre et du ciel et se mettent au diapason. Hors du temps, les mugissements de la terre craquellent la membrane de la roche, l'eau ruisselle sur les parois imitant le son mélodieux d'un orgue, sous le tempo de l'éveil, les courbes se détendent comme les cordes d'une harpe, d'écho en écho, des notes de musique s'accordent en une symphonie des sens, les pulsations résonnent comme un tambour et les esprits s'embrasent jusqu'au firmament de l'extase. Un sentiment de volupté enveloppe les ombres fatiguées pendant que la montagne égrène ses derniers soupirs. La mélodie de l'amour vient de jouer sa partition sur les gammes de la félicité. Puis, l'aube s'insinue sur les vergetures de la roche calcaire. Le soleil coule ses rayons sur les murs de l'abandon. Les deux amants regagnent la grève et s'éloignent main dans la main sans prononcer un mot.

À compter de ce jour, les deux jeunes amoureux ne seront plus totalement libres de leurs pensées...

Chat sauvage est retourné dans sa tanière, un deux pièces situé au cœur de Dublin. Dans son meublé spartiate où il ne fait que passer, comme dans un sas entre deux mondes, les photos accrochées aux murs révèlent l'objet de ses passions. Des maîtres de l'illusion comme Arturo Brachetti, Houdini ou Tati. Ces magiciens tels des passeurs ont ouvert la porte du mystère à l'enfant qu'il était. Dans les cabarets et les salles de spectacles, il joue des rôles grâce à une panoplie de costumes entassés dans son habitat réduit. Doté d'une extravagance burlesque quand il est en scène, sa nature sensible et craintive se cache sous son habit de lumière. Ses multiples facettes brouillent les pistes et font fuir les conquêtes les plus envahissantes. Il attire les âmes à la recherche du sublime voire même du nirvana. Capable de s'adapter à tous les contextes, il n'est jamais à contre-pied de ce qu'on attend de lui. Sa force réside dans sa capacité à faire oublier son côté humain pour ne voir en lui qu'un maître de l'illusion.

Depuis sa rencontre avec Pierre de Lune, Chat sauvage se surprend à rester lui-même sans artifice. Des jours durant, il se connecte sur la toile dans l'espoir de recevoir un signe. Pourtant bien qu'à distance, le regard cristallin semble l'interroger !

La mise en scène de la grotte défile sous ses yeux. Peut-être a-t-il surjoué le scénario ?

De son côté, Pierre de Lune s'est laissée dissoudre dans le quotidien. Dans la maison familiale de ses grands-parents près de Galway, le temps s'est ralenti et s'écoule sans aspérité. Le souvenir de sa rencontre avec Chat sauvage lui revient, avec le doute sur la réalité des événements survenus dans la grotte des chats. Manipulation mentale, rêve prémonitoire, désirs inconscients, farces et attrapes, stratagèmes, elle ne sait plus que croire mais leurs échanges lui manquent. Cette imagination débridée les avait conduits dans un voyage céleste au cœur d'une matière fluide, leurs corps légers, leurs esprits éclairés, leurs sens décuplés, leurs deux âmes confondues, leurs pensées fusionnées, tout un rêve inachevé.

Puis, un matin, le gros titre du journal posé sur le guéridon du salon attire son regard.

Un événement astronomique s'est produit hier sur la plage du comté de Roscommon. Une météorite est venue s'écraser dans un lieu connu pour son attraction terrestre, la « grotte des chats ». Les médias délégués sur place ont fait état d'un phénomène extraordinaire. Une photo satellite, prise juste après l'impact, montre un cratère de plusieurs mètres de circonférence, creusé à l'intérieur de la grotte. Une roche luminescente,

sorte de pierre de lune, en occupe le centre. Sa surface lisse laisse apparaître des entailles comme une empreinte de griffes. Les scientifiques sont dubitatifs sur la nature des traces constatées.

À la lecture du quotidien, Pierre de Lune ressent une énergie nouvelle la pénétrer. Est-il possible que ce phénomène soit le fait de Chat sauvage ?

À la suite de cet événement et des interrogations qui s'en suivent, Pierre de Lune et Chat sauvage décident de se revoir dans l'Abbaye de Kylemore, un site abandonné des touristes en hiver. Dans la grande salle d'apparat du premier étage, le couple s'est assis dans un canapé inversé comme perdu au centre d'une pièce démesurée. Un miroir à pied déforme les deux silhouettes assises. Chat sauvage, une jambe chevauchant l'autre, regarde admiratif son costume gris gansé à larges rayures, produit des années soixante. Ni grotesque, ni extravagante et sans projection fantasque, sa tenue révèle l'envie de séduire. Sous son chapeau à rebords, son teint pâle, rehaussé d'une touche de couleur, souligne son regard perçant. Ses mocassins en cuir brillent dans la lumière du jour filtrée par les vitraux des hautes fenêtres. Son corps souple s'enfonce dans les bras du canapé usé par les âges. Fermant les yeux, il ressent autour de lui les ondes projetées sur les parois chargées d'histoires romanesques. Concentré, il écoute l'esprit du lieu.

Pierre de Lune fixe ses pieds dénudés tout en percevant le souffle bruyant de l'autre côté de l'assise. Ses jambes s'agitent d'impatience. L'air chaud du foyer empourpre ses joues et fait onduler sa longue chevelure. Sur son corsage sombre à l'endroit du cœur, une tache rouge. Le bras gauche posé sur la tête du sofa, la main gantée s'avance doucement. Comme fauché au centre de ses rêves, Chat sauvage ouvre les yeux et dépose un baiser appuyé sur la paume tendue. Au détour d'un regard, les silhouettes projetées dans le miroir se superposent, leurs couleurs s'inversent, leur reflet se brouille, les ombres disparaissent et le rideau se referme sur le dernier tableau.

Carmen Ferchault

Adèle et Lucas

L'âme en berne, Adèle s'assit, sans conviction, à son bureau. Elle faisait tourner son fauteuil, tout comme, petite fille, elle aimait jouer avec le siège de son père. Aujourd'hui, elle ne cherchait qu'à gagner du temps. Une manie, presque un rituel avant d'ouvrir sa messagerie et découvrir les nombreux mails déposés. C'était ainsi chaque soir, depuis sa décision de s'inscrire sur un site de rencontre. Le tournis l'obligea à s'arrêter enfin.

Il y en avait de toutes sortes, de ces mots vides de sens à ses yeux. De ces messages qui ne signifiaient rien. De ces hommes qui ne cherchaient qu'à conquérir un corps et non un cœur.

Le doigt sur la souris, ce soir elle n'y arrivait pas.

Tout devenait désespérant, à quoi bon se disait-elle, mais elle finit tout de même par ouvrir les mails pour en faire un premier tri.

La messagerie craquait, Adèle soupira bruyamment. Elle refusa de lire tout ce qui portait un pseudo trop explicite. *Démon lover* et autres fantasmes partiraient directement à la corbeille.

Mais il en restait tellement, de ces pseudos qui se voulaient attirants. Adèle, déconcertée, doutait de la pertinence de poursuivre ou de tout arrêter. Elle le savait, pourtant, ce qui l'avait motivée. Une vie de recluse qui ferait frémir un ermite. Le vide de sa maison prison. La solitude comme un papier peint sur tous les murs.

Elle avait connu des jours heureux, Adèle. Comme une fragile esquisse, un sourire s'invita sur son visage fatigué. Léo, trois lettres, trois notes de musique. Le temps du bonheur. Bonheur envolé, bonheur volé. La vie offre et reprend son cadeau. Léo avait pris le chemin des cieux, laissant Adèle désemparée, sur le bord de la route. Une larme échappée éclaboussa la main de la jeune femme. Était-ce une permission céleste, un clin d'œil du destin ?

Adèle s'autorisa à poursuivre sa pénible lecture. Un pseudonyme l'attira. *Adorelavie*. Une belle invitation pour une jeune femme qui avait besoin d'aimer à nouveau la vie.

« Adorelavie

Inconnue au bout du monde ou du bout de ma rue. Je suis prêt à offrir le meilleur de moi-même et espérer une vie qui se conjuguerait à deux, pour un avenir lumineux.

Je suis un homme qui croit encore au grand amour, à la force des sentiments. L'existence a tellement à nous offrir, alors sachons cueillir les fleurs du bonheur. »

Un brin émue par sa lecture, Adèle était la proie du doute. Tout ceci n'est-il pas un peu trop beau ?

Un joli tableau certes, mais elle restait prudente face à des mots enjôleurs. Elle avait tout de l'animal blessé refusant obstinément de faire confiance à la main secourable. Mais petit à petit le mail avait produit un effet sur son cœur qui se mit à battre plus fort.

Adèle choisit de répondre à l'énigmatique message. Comment choisir les mots ? Comment répondre à un homme que l'on ne connaît pas encore ? Autant de questions en suspens et nulle réponse en retour.

Une chance s'offrait à elle. Et si tout pouvait recommencer. Aimer encore une fois ?

Elle respira profondément pour se donner le courage qui lui manquait tant à cet instant.

Devant son clavier, elle hésitait, le premier mot déterminerait toute la suite. Elle opta pour une

sage sobriété. Un bonsoir, bien policé, à cette heure déjà tardive.

« *Bonsoir,*

Entre le bout du monde et le bout de la rue peut-être me trouverez-vous sur votre route. Adorelavie, quel pseudo plein d'enthousiasme et de belle humeur. »

Adèle se sentait frustrée par ses formules d'une affreuse banalité. Aborder un inconnu lui était assez difficile sans qu'elle se cherche des complications supplémentaires. Mais elle était intuitive et choisit d'aller au fond de ses pensées. Elle voulait en avoir le cœur net sur lui, sans avoir à perdre un temps infini en palabres inutiles, voire trompeuses.

« *Il fut un temps où j'adorais la vie moi aussi. Le destin en a décidé autrement. Aujourd'hui, je reprends la main. Alors, vous êtes toujours tenté par l'aventure ? moi je ne dis pas non.*

Blanchelouve. »

Elle se sentait pleine d'une surprenante audace. Après tout qu'avait-elle à perdre ? rien, et tout à y gagner.

Mail après mail, ce fut une charmante correspondance, teintée de sentiments amoureux, qui au fil des jours tissa sa toile. *Adorelavie* et *Blanchelouve* laissaient le temps parfaire son œuvre et saupoudrer chaque mot de légères touches d'émotions et d'affectivité.

Chaque soir devenait le théâtre d'un rendez-vous où les deux héros avaient le cœur battant en effleurant les touches de leur clavier respectif.

Puis vint le moment où l'échange épistolaire commençait à ne plus leur suffire. Désormais c'était Adèle et Lucas. Se rencontrer, avec tout ce que cela pouvait comporter de risques, devenait indispensable s'ils voulaient faire éclore leur relation.

L'encombrant écran était autant un obstacle qu'une protection. Qui le premier en ferait la demande ? ils n'auraient pu le dire. Mais l'envie commune s'installait doucement, avec force et ténacité.

Les murs du virtuel devaient céder la place à la vraie vie. Celle où chacun se met en danger face à l'inconnu que l'on désire. Dévoiler à l'autre sa vulnérabilité dans son entière et pure nudité. Vaincre des résistances que l'on s'impose encore et toujours. Faire voler en éclats les barrières de la peur au terme d'un combat intérieur.

Le très chic Café de la Paix. Place de l'Opéra. Luxe, calme et volupté. Paris, ville des amoureux.

Adèle avait choisi de nouer en chignon sa longue chevelure brune aux reflets auburn, rehaussant ainsi le vert profond de son regard. La fin de l'automne lui donnait un éclat radieux et envoûtant. L'ovale quasi parfait de son visage

reflétait la franchise de son âme et sa longue silhouette une fragilité presque irréaliste.

La légèreté de sa robe fleurie contrastait avec un ciel moutonneux et grisonnant. Toute sa féminité, une invitation au voyage des sens. Leur webcam avait levé un voile mais un dress code fut néanmoins décidé. Foulard rouge pour elle, chèche taupe pour lui.

Elle avait anticipé son parcours, si bien qu'elle se présenta avec une demi-heure d'avance. Au loin, l'église de la Madeleine sonnait 15h. Elle entra dans le café d'un pas mal assuré mais qui se voulait sûr de lui. Un salon cosy, pour plus d'intimité, avait été réservé au préalable. Adèle fut prise en main par un classieux maître d'hôtel.

Dans un fauteuil, Lucas, homme à la carrure imposante, respirait tout le stress d'un être en proie au doute. Une mèche rebelle d'une blondeur absolue lui cachait une large cicatrice. Ses yeux, bleu océan, trahissaient l'immense émotion qu'il peinait à maîtriser. Il triturait ses mains ne sachant que faire d'elles. Pour feinter son angoisse, il prit celles de la jeune femme à ses côtés. Même blondeur, même regard bleu puissant.

Précédée du serveur, Adèle entra dans le salon et voici le tableau qu'Adèle découvrit.

Tourner les talons, fuir sans un mot ou affronter le goujat qui osait s'afficher avec une autre ?

« Bonjour », jeta-t-elle, glaciale. Lucas leva les yeux et lâcha les mains qu'il tenait toujours.

« Adèle, j'ai tellement attendu ce moment. »

Une rage sourde s'ancrait dans l'esprit de la jeune femme.

« Tu sembles pourtant en très bonne compagnie.

— Non ce n'est pas ce que tu crois, laisse-moi... »

Il ne put aller plus loin dans ses justifications qu'Adèle lui coupait déjà la parole.

« Me prendrais-tu pour une idiote ? » Elle faisait d'immenses efforts pour ne pas éclater en sanglots, devant un homme en qui elle avait placé tous ses espoirs.

Au fond de lui, Lucas sentait la situation dérapier et lui échapper totalement.

Sa tentative d'explication venait d'échouer lamentablement. Toujours à ses côtés, la jeune femme se leva et tendit une main vers Adèle.

« Bonjour, pardonnez ma présence. Je m'appelle Clara, je suis la sœur jumelle de Lucas. Il m'a demandé de l'accompagner, histoire de le soutenir un peu. Je suis vraiment désolée que vous ayez assisté à cela car je m'apprêtais juste à partir lorsque vous êtes arrivée. »

Sous le choc de la révélation, Adèle, encore debout, s'assit dans un fauteuil, face à un homme toujours un peu désemparé. C'est l'instant que

choisit Clara pour partir et les laisser faire plus ample connaissance.

Adèle se détendit légèrement, quelque peu soulagée d'apprendre que sa supposée rivale n'était en réalité que sa sœur jumelle. Elle savait l'attachement des jumeaux l'un envers l'autre.

Lucas en profita pour entamer une conversation.

« Adèle, avant d'aller plus loin, il y a quelque chose que je dois te confesser. J'ai omis certains détails me concernant. Je craignais que, si je t'avouais l'entière vérité à mon sujet, tu ne veuilles plus me rencontrer. »

À ces mots, elle se raidit. Qu'avait-il donc à dire ? Combien de mensonges cachés ? Il continua d'une voix émue.

« La vérité de ma vie est celle d'un vétéran de l'Irak, celle que je t'ai déjà racontée. Mais une partie de moi est restée là-bas pour toujours. Une part morale et une part physique. »

Puis, Lucas se leva, avec une certaine difficulté. Adèle saisit alors tout le sens de ses paroles. C'était un homme handicapé à qui il manquait la jambe gauche. Elle blêmit face à une révélation dont l'ampleur la dépassait. Les mots manquaient aux deux jeunes gens. Ce fut leur serveur, plateau en main, qui brisa le silence installé.

« Deux formules gourmandes messieurs dames. » Lucas acquiesça du regard. Les douceurs

furent déposées sur la table.

L'ambiance lourde ne favorisait pas un début de dialogue. Mais Lucas y croyait toujours, face à une jeune femme qui souffrait sans rien dire.

Ils portèrent à leurs lèvres la tasse de cappuccino débordant de crème chantilly. Une mousse légère s'y déposa, leur faisant une fine moustache blanche. Lucas ne put réprimer un rire spontané. Adèle le dévorait du regard, une esquisse de sourire sur le visage.

Lucas raconta alors ses années dans l'armée de terre. Défendre son pays, une vocation. Un désir de justice avait motivé ses choix. Il avait payé le prix de ses engagements, sans regrets ni amertume.

Rendu à la vie civile, il était expert sécurité pour industriels et particuliers. Malgré son handicap, sa grande expérience avait fait de lui quelqu'un de recherché dans ce domaine très délicat. Il partageait son temps entre la peinture et ses prestations aux entreprises. Les cicatrices de son passé, il avait choisi de les oublier pour se reconstruire une vie.

Adèle écoutait ses paroles, quelque peu déroutée néanmoins. Qui n'a pas fantasmé sur une première fois ? Mais ce qui venait de se produire cet après-midi, jamais elle ne l'aurait imaginé un seul instant.

Pourtant, les yeux de Lucas eurent un pouvoir

magnétique sur elle. Un peu sous le charme, elle l'écoutait de sa voix chaude comme le sable du désert. À son tour, Adèle livra des bribes de son passé. Elle était musicienne, pianiste. Par contre, elle se refusa d'évoquer le sort de son premier compagnon. Le sujet était bien trop douloureux pour qu'elle puisse se confier ainsi au premier rendez-vous.

Les heures passèrent, mais les débuts difficiles de leur rencontre avaient jeté une ombre. Adèle et Lucas partirent chacun de leur côté.

Les jours suivants, les mails se firent un peu moins fréquents. Adèle rechignait à répondre à ses sollicitations de nouvelle rencontre. Elle ressentait le besoin de faire le point sur ses sentiments. Lucas lui plaisait tout de même un peu. Malgré cela, elle ne répondit plus à ses appels. Le revoir c'était s'engager. La jeune femme ne se sentait pas prête pour cette relation.

Adèle retourna donc à ses cours de musique. Les élèves du conservatoire furent son unique préoccupation les semaines qui suivirent le quasi-échec de leur première fois.

Un matin, elle entendit une mélodie qui semblait émaner de sa salle de cours située tout au fond du premier étage. *Sonate au clair de lune*. Quelqu'un jouait Beethoven. Ses élèves n'avaient pas atteint ce niveau. Ce n'était donc pas l'un

d'entre eux qui parcourait de ses mains le clavier du vieux piano. Qui venait de s'introduire dans son sanctuaire et s'arroger le droit de pénétrer son univers.

Puis, elle se laissa bercer par la magie de la musique. Il y avait tellement de sentiments, de douleur et de retenue dans l'interprétation. Un frisson parcourut son dos, mais décidée à découvrir qui était l'intrus de sa salle de classe, elle entra, rompant le charme. Assis au tabouret, Lucas cessa de jouer. Il se retourna vers Adèle, un sourire illuminant son visage.

« Je n'ai pas pu résister », confessa-t-il.

La jeune femme toujours silencieuse le fixait avec une rare intensité. Pas un seul instant, elle n'avait imaginé que Lucas fût lui aussi mélomane et plutôt bon musicien. Adèle venait de prendre conscience qu'elle n'avait pas véritablement cherché à le connaître. Focalisée sur les aspérités, elle était passée à côté des qualités de l'homme. La baguette magique de Beethoven jetait soudainement un charme irrésistible sur le soldat boiteux. *Sans la musique, la vie est une erreur.* Aujourd'hui, ces quelques mots lui ouvraient le champ de l'infinité.

Ils décidèrent de prendre le temps nécessaire pour s'apprivoiser l'un l'autre et s'offrir ainsi une seconde chance. Le cliché était énorme mais il y

avait urgence à ne pas se presser. Quelque chose venait de prendre racine dans leur cœur.

Au revoir automne, bonjour hiver. Il promit d'être doux aux âmes frileuses. Jour après jour, les sentiments tissaient une toile solide emprisonnant Adèle et Lucas. Les fils de la peur, eux, se défaisaient un à un. Ils laissaient entrevoir la possibilité d'une vie à deux où chacun aurait une place dans le cœur de l'autre.

Si Adèle levait des pans de son histoire avec Léo, Lucas gardait un certain silence sur ses heures sombres. Ils allaient devoir faire preuve d'une patience mutuelle. La confiance est une graine qui se cultive avec amour et persévérance. Ils n'étaient pas au stade de s'avouer leurs sentiments. Faire éclore un couple demande des talents de jardinier du cœur.

Ainsi va la vie et le printemps succéda à la morne saison. Le cortège des beaux jours à venir, un élan à l'amour. La recherche d'un nouveau souffle fit envisager à Adèle et Lucas un séjour en des contrées magiques. La Bretagne, entre ciel et mer, forêt de mystères et déferlantes. Paris leur semblait étroit, étouffant. La côte de granit rose offrait des lumières dont le charme agissait tel un philtre druidique.

C'était leur toute première escapade à deux.

Une légère tension nerveuse rendait le voyage empli d'un profond silence. Seul l'échange de leurs regards en disait long sur leurs espérances respectives.

L'hôtel de la plage avait le charme suranné des vieux établissements un peu en dehors du temps qui passe. Sa façade de bois blanc s'écaillait par endroits. Elle avait subi les assauts du vent marin et des vagues qui tentaient parfois de lécher ses pierres grises.

La chambre défraîchie mais propre racontait l'histoire de tous ceux qui avaient posé leurs valises au pied du lit. Elle était imprégnée de rires, de larmes d'amour et de ruptures douloureuses.

Un bouquet de genêt fleuri et des caramels leur souhaitaient la bienvenue.

Adèle et Lucas se sentirent presque chez eux.

La marée basse avait laissé place à une plage de sable blanc et un estran d'où fuyaient quelques crustacés pris au piège, à la merci des oiseaux en quête d'un festin. Ce paysage était l'image même de leur relation. Une vaste étendue quasiment vierge et un horizon à portée de cœur.

Lucas, dont seule la légère boiterie trahissait le handicap, prit Adèle par la main. Elle se laissa faire avec plaisir. L'empreinte de leurs pas derrière eux était un bon présage. Ils posaient un pied dans leur avenir.

Au loin, les vagues jouaient à s'écraser sur les rochers qui affleuraient la surface de l'eau. La marée montante les fera disparaître sous les flots. Ils seront alors des écueils redoutables brisant des embarcations imprudentes.

Les sentiments mal maîtrisés sont les écueils de la vie.

Adèle prit entre ses doigts du sable blond et le laissa filer de ses mains fines et blanches. Malgré un équilibre fragile, Lucas se prit au jeu de sa compagne et en fit de même. Retour sur les jeux de l'enfance. Ce temps où rien ne comptait que l'instant présent. Les rires innocents faisaient écho aux cris des mouettes dans la clarté du ciel d'été. Parfum des beaux jours, où protéger son château des vagues audacieuses rendait les bambins plus forts que Lancelot ou le roi Arthur.

La douce lumière de la fin du jour faisait les rochers roses plus imposants encore. Ils présentaient la rondeur et la fermeté de seins féminins. Lucas pensa alors aux seins d'Adèle. Leur douceur, leur blancheur sous le voile de la pudeur éveilla ses fantasmes masculins. Lucas se voyait promener les mains sur l'origine du monde et ses merveilles. Une soudaine audace l'envahit, et il osa évoquer ses désirs à la jeune femme. Elle rougit tel un coucher de soleil qui flamboie sur l'eau.

Leurs mains toujours jointes, ils se sentaient

bien tous les deux. Le vent salé emmêlait le blond et le brun de leurs chevelures. Adèle passa ses doigts dans la mèche rebelle de Lucas, dévoilant la cicatrice qu'il préférait oublier.

Plus loin, un chien promenait son maître. L'animal tenait tête aux vagues qui lui éclaboussaient le pelage. La vaine tentative de la bête n'entamait pas son obstination canine. Un cavalier et sa monture entamaient un galop frénétique. La plage et le monde semblaient leur appartenir.

Eux aussi, le monde leur appartenait. Un souffle plus fort d'Éole poussa Adèle dans les bras de Lucas. Posant une main sur la poitrine de l'homme, elle sentit son cœur battre à tout rompre. Ils eurent un rire teinté d'une légère gêne. Adèle détourna les yeux, Lucas s'amusait du coup de pouce de la nature. Lorsqu'elle était avec lui, son handicap n'existait plus. Mais aujourd'hui il semblait vouloir se rappeler à son souvenir. Une perpétuelle épine dans son unique pied. Lui ne souhaitait rien d'autre que tirer un trait sur un passé de souffrances.

Le voile du soir les poussa à rejoindre leur hôtel.

La nuit vivait ses derniers instants. L'aurore et ses doux doigts de rose distillait des ailes de lumière. Le petit matin se levait sur la blanche nudité de deux corps entrelacés. La veille, à la

faveur d'une rassurante obscurité, Lucas partit à l'assaut du plaisir. Celui donné et pris à la fois. La touchante maladresse de ses caresses laissa place à une audace digne d'un conquérant. Les collines opalines furent parsemées de baisers délicats. Et la bouche sucrée d'Adèle fut dévorée de gourmandise. Dans le creux de sa vallée profonde, des frémissements encourageaient le soldat à poursuivre la salve de ses gestes tendres. La plaine fertile lui était promise. Le mont de vénus, sien, et la douce forêt noire prête à le recevoir. Fusion de la chair et de l'âme. L'extase les avait submergés de plaisir.

Dans leurs cœurs, la Bretagne tint une place toute particulière. Était-ce Viviane, Merlin ou même Excalibur qui jetant une magie d'amour avait fait naître un couple ?

Les semaines passèrent, un quotidien s'installait, des sentiments plus forts au fil des jours. Adèle avait véritablement repris goût à la vie. Pourtant, une tempête attendait l'heure propice pour déchaîner sur eux les affres du doute et du malheur.

L'année avait pris ses quartiers d'été. Les longues soirées romantiques sous la lune pâle, le délice des amoureux.

Le noir accueillait dans son lit les corps des amants endormis l'un contre l'autre. L'amour, une

succession de clichés, tout droit sortis d'un mélo à l'eau de rose.

Mais les heures sombres révèlent parfois la part cachée d'un cœur toujours en souffrance. Lucas n'avait pas seulement une jambe en moins. Son âme était également amputée d'une part d'elle-même. Elle était restée à Mossoul sous le souvenir des bombardements. Chaque claquement de porte, chaque grondement d'avion agissait sur lui telle une grenade dégoupillée menaçant d'éclater à chaque instant. Ses efforts désespérés n'avaient pu suffire à endiguer le flot de douleur qui remontait à la surface.

Cette nuit laissa apparaître son esprit tourmenté. Lucas avait subi l'enfer de la guerre. Les mines qui tuent les hommes ou les enfants sans distinction, les civils pris entre le marteau et l'enclume. Les snipers embusqués sur les toits de la vieille ville. Et puis, le désert si brûlant qu'il vous assèche la gorge en quelques minutes, vous écrase de sa chaleur et vous gèle le soir venu.

Un violent cauchemar venait de saisir Lucas. Il fut pris de tremblements et hurlait des ordres à des soldats invisibles. Son extrême agitation faisait de lui un pantin désarticulé. La sueur perlait de son front plissé d'angoisse et de terreur. Adèle se sentit démunie face à la soudaineté de la situation et à la douleur de l'homme dont elle avait

choisi de partager la vie. Elle tenta de le sortir de son sommeil, mais se prit un coup involontaire d'un être que rien ne semblait apaiser. Puis, se redressant, tel un ressuscité, Lucas demeura haletant sur le bord du lit.

Sa poitrine se soulevait bruyamment et ses yeux exorbités témoignaient de l'horreur dans sa tête. Il respirait de la peur, une ancre de douleur était plantée dans son âme.

Adèle recroquevillée dans un coin de la chambre n'osait plus esquisser le moindre geste. Elle eut juste la force de poser une main sur son ventre et pleurait dans le silence revenu. Lucas tentait de reprendre un semblant de contrôle sur son corps désordonné.

Il chercha à prendre les mains de sa compagne pour la rassurer. Mais bien trop effrayée par ce qui venait de se produire, elle le repoussa brusquement. Adèle se revit aux pires heures de sa vie. Léo et ses fêlures. Des démons intérieurs, que même son amour pour lui n'avait pu faire taire. Le combat était perdu d'avance. Ils avaient emporté son bien-aimé, la laissant vide et en colère comme jamais auparavant.

Aurait-elle la force de se battre à nouveau pour protéger ce nouvel amour ? Partagée entre une fuite sans retour ou prendre dans ses bras un homme en totale perte mentale.

Adèle avait perdu le premier round. Elle ne les laisserait pas gagner le second. Cette fois, elle se battrait becs et ongles contre l'adversité pour garder celui qu'elle aimait. Qu'ils viennent les démons, elle se sentait prête cette fois à les faire reculer. Ne pas lâcher prise. Lucas lui appartenait pour toujours.

Adèle se releva, remit de l'ordre dans ses cheveux défaits et enserra de ses bras nus son homme. Elle caressait doucement son visage baigné de larmes. Il l'enfouit dans la chaleur de son cou et se laissa bercer par des mots de réconfort, des mots qui soignent et guérissent. Désormais, ils étaient deux à être unis par la force d'un amour.

Le soleil jouait à cache-cache au travers des larges feuilles de platanes centenaires. La longue allée en était bordée, offrant aux visiteurs une ombre fort agréable. Elle donnait sur un charmant parc arboré d'essences rares et lointaines. L'harmonieux ensemble entourait une imposante demeure aux murs d'un blanc éclatant. Elle avait dû faire la fierté de ses propriétaires. Aujourd'hui, elle était un havre de paix pour âmes tourmentées en quête d'un répit.

Adèle remontait d'un pas vif et léger cette allée qui allait le mener jusqu'à lui. Elle avait tellement

fantasmé cet instant. Lucas sera là, à l'attendre. Elle respirait sereinement ce nouveau printemps de leur vie.

Ils avaient livré tous les deux un rude combat contre tous les démons qui assaillaient le soldat. Pied à pied, c'est ainsi qu'ils avaient gagné.

La jeune femme marqua un temps de pause. Autant pour savourer ce moment que pour reprendre un souffle pour deux maintenant. Elle venait ici pour la dernière fois. Seul sur un des bancs du parc, Lucas attendait sa compagne. De loin, elle le repéra, parmi tous les pensionnaires de la clinique. Tout n'était que calme et tranquillité. Un équilibre si fragile cependant.

Une branche craqua, Lucas tourna la tête vers Adèle, illuminée par un sourire de bonheur.

Il se leva avec précaution et lui tendit une main. Elle la saisit, entremêlant leurs doigts. Chacun plongeait ses yeux dans ceux de l'autre. Ils avaient gagné ! Gagné contre le monde entier.

Aujourd'hui, plus rien ne comptait qu'eux trois.

Puis, dans un souffle d'amour, Adèle murmura à l'oreille de Lucas :

« Viens, rentrons à la maison maintenant. »

Anna Ligier

La rencontre

L'amour n'est pas le roman du cœur :
c'est le plaisir qui en est l'histoire.

BEAUMARCHAIS, *Le mariage de Figaro*.

L'amour est un je ne sais quoi,
qui vient de je ne sais où,
et qui finit je ne sais comment.

Mademoiselle de SCUDÉRY.

Mai 2019.

Never Alone. Le site de toutes les rencontres.

*Pseudo : Saphira – Pierre de lune – # Battements
d'Elle.*

*« Je suis la mouette aux ailes grandes ouvertes
qui se joue du ciel. Comme elle, il y a dans mes*

yeux des fleuves lunaires où coule le cristal des abîmes, un monde à la dérive qui s'évanouit peu à peu. Lorsque la brume de mes solitudes déchire la nuit, je m'enveloppe d'espoir. Tu vois, j'aime l'ombre entourée de la nuit, l'oiseau noir qui frôle l'horizon, ces ailleurs lointains qui hantent la terre de Salem. Je suis intrigante en diablesse, succube en aimante, celle que l'ombre cajole et dragonne au cœur de la sorbe. Las des amours froissées, si tu aimes le vide, mais pas l'absence, viens écrire sur le fil du temps et accroche-toi à mon bras, je serai ta cavalière.

Mes yeux te sourient déjà dans la nuit. Alors, un soir, habillé d'obscurité, viens panser les blessures qui me hantent, essayer sur mes joues l'encre de mes larmes. Elles sont les pétales du cœur. Il est des moments où les serments s'enlacent et où les frissons deviennent morsures exquis...

Battements de toi. »



On se cache toujours un peu.

Saphira est jolie. Belle même. Elle a de grands yeux noisette ourlés de longs cils qu'un brin de folie allume d'une douce clarté. Sa belle silhouette élancée remporte de beaux succès. Elle est le genre

de fille sur laquelle les hommes se retournent. Sans le vouloir vraiment, elle attire des regards de convoitise. Elle adore porter des jupes courtes sur lesquelles il y a toujours quelque chose à redire. Et elle rit en pensant que si les gens parlent de ses mini-jupes, alors ils ne bavardent pas sur elle à propos d'autre chose.

Mais les années sont passées. Et maintenant, elle s'ennuie. Cette beauté la rend malheureuse. Finalement, elle n'a jamais été rien d'autre qu'un objet de désir pour la gent masculine. Une sorte de fantôme animé. Car la perfection n'est pas un aboutissement en soi. La beauté extérieure attire. La beauté intérieure touche au cœur.

Quelle aurait été sa vie si elle n'avait eu tous ses beaux attributs féminins ? La taille épaisse, par exemple. Et des jambes courtes. Comment se seraient comportés les hommes ?

Cette question hante Saphira.

Alors, elle a fait le vide dans sa vie, abandonné ses anciennes relations, ôté tous les contacts de son mobile qui ne lui évoque plus que des coups pour un soir. Elle a dû convenir qu'elle ne connaît pas beaucoup de monde. Et c'est bien ainsi.

Un horizon de solitude se dessine devant elle. Si bien qu'elle commence même à inquiéter son entourage. Ses deux dernières copines, Maud et Sonia, lui ont conseillé d'aller sur le meilleur site de

rencontre du net. Le fameux *Never Alone*. Au début, Saphira avait catégoriquement refusé de se prêter à ce genre d'expérience, prétextant qu'il existe bien d'autres moyens de rencontrer des hommes. Mais peu à peu l'anonymat du pseudo a commencé à la séduire. Et elle s'est inventé un autre elle-même. Elle est devenue une femme mirage. Une sorte d'oiseau de nuit qui vient hanter les âmes de ses amants. Un frémissement de femme mystérieuse et délicieusement masquée.

Quelle importance d'ailleurs puisque personne ne la connaîtra vraiment.

Et ce nouveau elle-même a pris le dessus sur la Betty Boop qu'elle a toujours été.

Devant son ordinateur, elle contemple la rédaction de son nouveau profil.

Ça pourrait devenir vraiment drôle si quelqu'un kifait le portrait qu'elle s'est fabriqué. Elle incline la tête sur le côté, comme elle l'aurait fait devant un miroir, pour juger de l'effet probable de cette mascarade. Elle imagine déjà les quiproquos et les méprises qui peuvent en découler. Et cela décuple son plaisir. Comment pouvaient être ceux qui aimeraient ce profil ? Quel âge ? Quelle catégorie sociale ? Un homme ? Une femme... ? Un cadre supérieur ? Un employé ? Un ouvrier ?

Elle ne sait pas du tout. Mais qu'importe ! C'est sans danger, car tout le monde sait bien que les

sites de rencontre ça ne marche pas si bien que ça. C'est d'ailleurs le dernier endroit où l'on doit aller si l'on veut faire des rencontres. Que les promesses ne sont jamais tenues. Que la rencontre amoureuse n'est pas dans une logique de consommation. Qu'on en ressort toujours déçu. Que les hommes n'y vont que pour trouver un bon plan c... Qu'il ne peut rien en sortir de bon. Et que le virtuel a ses limites...



D'abord, c'est le tintement sonore d'un e-mail qui arrive. Puis l'écran de veille se ravive. La lumière diaphane de l'ordinateur éclaire la pièce. C'est l'instant où les paupières sont lourdes encore. Et celui des sourcils qui se soulèvent.

Il était rentré tard hier soir. Et il avait passé une grande partie de la nuit devant son écran à nettoyer sans retenue tous ces e-mails inopportuns qui polluaient sa boîte. Le dernier reçu lui avait proposé de découvrir des profils qui, semble-t-il, matchaient avec le sien. Mais il n'osait trop y croire. Depuis qu'il s'était inscrit sur ce fameux site de rencontre *Never Alone* il ne cessait d'être inondé de profils les plus disparates.

« Ce n'est pas cette dernière proposition qui

va changer le cours de ma vie. »

Lancelot a une idée bien déterminée sur le sujet.

Saphira – Pierre de lune – # Battements d’Elle était sûrement encore une mytho qui avait tiré son pseudo tout droit d’un film pour ados.

Lancelot se lève, va au frigo et s’ouvre une bière. C’est la dernière de sa réserve. Il sort son stylo et dessine un B majuscule sur le tableau accroché à la porte. Ainsi il n’oubliera pas d’en acheter. Le jour va bientôt se lever. Dehors le camion poubelle, dans un bruit métallique infernal, fait son service. Et par intermittence, les gyrophares éclairent la cuisine. Il aime cette heure incertaine entre chien et loup où rien ne se dessine encore vraiment, ni le jour, ni la nuit. Il reste à contempler un instant la ville qui s’éveille et, la bière en main, la chemise ouverte, il regagne son bureau.

Entre les mégalos, assoiffées d’elles-mêmes qui se prennent pour des top-modèles et les cas sociaux qui n’ont jamais vu un thérapeute, Lancelot avait une vision très écornée de la gent féminine. Mais avant tout il se sait être un incorrigible curieux. Après tout, pourquoi ne pas ouvrir cet e-mail qui arrive au milieu de la nuit ?

Saphira, ce pseudo le fait sourire. La dragonne bleue d’Eragon. Lancelot avait bien aimé ce film. Il ne restait plus qu’à espérer que la dame soit à la hauteur de ses ambitions pour faire renaître l’âge

d'or de la justice et ramener l'espoir au peuple d'Alagaësia. L'histoire avait déjà une quinzaine d'années. Et depuis, bien d'autres fictions avaient séduit les foules. Alors, pourquoi avoir choisi ce pseudo quelque peu désuet ?

Il boit une petite gorgée de sa bière qu'il prend le temps d'apprécier longuement. *Saphira* a l'air d'aimer la nuit, la brume, la sorbe et les rendez-vous secrets. Et ce n'est pas pour lui déplaire. Bien au contraire. A-t-elle seulement conscience l'inconnue aux pierres de lune qu'elle est déjà en train de proposer des ébats nocturnes avec un aplomb déconcertant. Il n'y a plus qu'à espérer que ce profil ne soit pas *fake*. Il en circule tellement dans le panier à crabes de ces réseaux sociaux. Mais « *on verra bien* », se dit-il. Et Lancelot ouvre sa messagerie et écrit : « *Excalibur veut visiter la terre intérieure de Saphira...* »

C'est peut-être un peu direct.

Il repousse sa chaise et fait quelques pas sur le tapis Koeslandy de la grande industrie suédoise. Pourquoi ce trouble tout à coup ? Il passe sa main dans ses cheveux. Il ne va pas se laisser émouvoir par un simple e-mail à une *meuf*.

Il reprend calmement.

« *Excalibur demande à visiter la terre de Saphira.* » Voilà, c'est mieux ainsi. La proposition reste sans équivoque. Il laisse ainsi le champ libre

à l'inconnue aux pierres de lune d'en proposer davantage.

Et il décide de modifier son avatar. Il retire l'épée d'Excalibur qui transperce un cœur et la remplace par une épée dont la garde est entourée de brassées de fleurs. C'est plus romantique et ne l'engage à rien.

Alors, il signe *Excalibur per ad gloriam* et envoie une « *attirance* » à Saphira.



Lancelot aime tchatcher sur le net et sur les sites de rencontre. Ce qu'il affectionne le plus, c'est envoyer une attirance à un contact et de voir combien de temps la personne met pour lui répondre. Il a établi ainsi de véritables statistiques dans l'art de la séduction. Et dès le premier échange, il sait dans combien de temps il va pouvoir conclure. En théorie.

La méthode ayant fait ses preuves. Il est sûr de lui. Souvent, il se vante auprès de ses amis de connaître bien les femmes. Elles ont, selon lui, une mécanique beaucoup moins subtile qu'il n'y paraît. Et elles répondent toutes, ou presque, aux mêmes critères de séduction.

Mais pour parvenir à ses fins, Lancelot

fonctionne toujours dans la même logique : c'est lui qui décide de tout. Il est le chasseur, pas le gibier. Il est le poursuiveur, le traqueur, jamais la proie. Il est devenu avec le temps un séducteur numérique, toujours à l'affût de la belle rencontre, toujours en éveil.

Mais tout ceci à condition que ce soit fait dans un temps raisonnable. Lancelot aime la vitesse. Il faut donc que les échanges aillent très vite, sans condition et sans contrainte.

Une fois l'affaire conclue, Lancelot s'en tient toujours aux mêmes principes. Jamais deux soirs de suite, pas deux fois dans la même semaine et surtout pas plus de trois mois. Et ces valeurs, dignes d'un compte à rebours, ont au fil du temps fini par devenir un certain art de vivre.

Ainsi sans se l'avouer vraiment Lancelot se met à l'abri des passions incontrôlées, des élans du cœur, des affolements de l'âme. L'amour n'y tient une place que pour un temps déterminé dont il est certain d'avoir pleinement le contrôle.



Saphira vit à Soisy-sur-Seine. Une ville sans histoire au cœur de l'Essonne. Sa densité est de

8 270 habitants au km². Une ville avec beaucoup de jardins et des myriades de petits pavillons pimpants et lustrés comme on aime à en voir sur les cartes postales des touristes. La vie s'y écoule sereine et tranquille. Trop tranquille même pour la belle jeune femme qui trouve sans cesse, au détour d'une rue, quelqu'un pour lui rappeler qu'elle est plus séduisante que la moyenne des femmes.

Aussi elle se dit que dans l'anonymat d'une plus grande ville, dans le mélange cosmopolite d'une autre métropole, comme Paris par exemple, elle aurait tôt fait de trouver une véritable identité. Elle s'est persuadée qu'une résonance différente d'elle-même pourrait ainsi voir le jour. L'acropole aux reliefs nouveaux est devenue au fil du temps l'incarnation de sa nouvelle réalité.

Mais vivre à Paris coûte très cher. Elle veut à tout prix conserver le cadre atypique de son logis. Logis auquel elle est tant attachée. Saphira s'est rendue à l'évidence. Un logement à Paris dépasserait de loin un budget raisonnable. Il lui faut se contenter de la petite banlieue de Soisy-sur-Seine. Une ville de l'Île-de-France, nichée au creux de la forêt de Sénart et qui, par le passé, a vu naître les amours de Louis XV et de Mme de Pompadour.

Et quand elle y pense, elle en sourit.

Alors, à défaut de pouvoir déménager, Saphira s'est inventé une nouvelle vie en créant un profil

éthéré sur ce site de rencontre. Un profil si décalé qu'elle se reconnaît à peine elle-même. Celui d'une voyageuse de la nuit.

Ce qu'elle espère de ce type de rencontre, elle ne le sait pas vraiment. Mais ce dont elle est certaine c'est qu'elle va faire durer cet anonymat le plus longtemps possible. Elle se grise à la pensée de jouer avec les autres. Pour une fois, c'est elle qui va chasser sur internet. Elle ne sera plus la proie du regard des autres dans la rue, mais leur prédateur sur la toile.

Le notificateur qui annonce l'arrivée d'un nouvel e-mail éclaire l'écran. C'est lui. Saphira le sait, car elle a dédié un avatar spécifique aux e-mails d'Excalibur. Une souris qui tourne en rond dans la roue de sa cage. Heureusement, son interlocuteur ne le sait pas. Elle sourit en lisant la correspondance qu'il lui a adressée. Il veut dîner un soir avec elle. C'est un bon début.

Saphira lui répondra demain. Elle fixera le jour et l'endroit. Le rendez-vous ne sera pas avant la semaine prochaine. C'est ainsi qu'elle veut démarrer leur première rencontre.

Et elle lui réserve une belle surprise...



Jamais Lancelot n'aurait imaginé le choix d'un tel endroit pour un premier rendez-vous. Le restaurant « À perte de vue » est en réalité un établissement où l'on dîne dans le noir absolu. Un endroit où l'on vient découvrir le monde secret de ceux qui sont privés du sens de la vue. Une expérience hors du commun pour certains, une sorte de thérapie de la confiance en soi pour d'autres. En tout cas une quête de la découverte de sensations nouvelles.

Saphira, l'inconnue aux pierres de lune, est en retard et il devine aisément pourquoi. La dame doit certainement se douter de la surprise que sa proposition va provoquer et elle se délecte à en prolonger indéfiniment l'émotion.

Dès son arrivée et plongé dans le noir absolu, un maître d'hôtel l'a accompagné jusqu'à la table n° 8, celle que Saphira lui a dit avoir réservée. Ici, le service est fait par des aveugles et même la carte est en braille. On lui a bien proposé de lui en faire la lecture, mais Lancelot a refusé, préférant attendre l'arrivée de son rendez-vous.

Dans cette sorbe, il prend bien vite conscience que ses autres sens sont en exergue. Ses papilles frémissent aux brumes odorantes venues de la cuisine. Le moindre déplacement d'air le met en alerte. Les voix des autres clients qui se susurrent des confidences le captivent. La curiosité seule ne peut l'avoir conduit jusque-là ? Il a dû donc

admettre qu'une soif d'exotisme jusqu'alors inconnue le guide.

Mais être ainsi la proie d'une femme le dérange terriblement. De chasseur, il est devenu gibier. Et cette attente qui se prolonge l'exaspère. Après tout, cette inconnue prend des libertés avec lui que peu d'entre elles se sont jusqu'alors autorisées.

Un grincement de porte se fait entendre devant lui. Un frisson de cuir glisse sur le marbre. Et enfin, un parfum l'environne tout entier.

— Vous êtes venu, soyez-en remercié. J'avais parié que vous alliez déclarer forfait à l'entrée du restaurant.

En face de lui, la dame aux pierres de lune s'est assise à en juger par la fragrance qui l'enrubanne presque entièrement.

— L'aventure m'a toujours tenté. Et celle-ci semble pleine de promesses, se risqua-t-il.

— Il est vrai que les chevaliers de la Table ronde ont toujours aimé l'aventure, en témoignent leurs interminables croisades. Ce n'est pas vous qui allez me contredire, Excalibur !

— Lancelot !

— Pardon ?

— Lancelot, c'est mon prénom.

— Lancelot... Le chevalier qui se joue de l'amitié du roi Arthur en séduisant sa femme, la belle Guenièvre !

— C'est cela même ! Et, vous, quel est votre prénom ?

— Saphira ! Pour vous ce soir, je resterai Saphira...

— Je ne pourrai donc rien savoir de plus...

— Quelle impatience, Lancelot ! Nous ne savons rien l'un de l'autre...

— Il ne tient qu'à vous que nous nous connaissions davantage...

— Plus tard, nous avons tout le temps...

— La patience n'est pas ma qualité principale...

— Et quelle est votre qualité ?

— L'exactitude, par exemple !

Saphira sent poindre un soupçon de malice dans cette voix qui rugit dans le noir. Elle décide donc d'épuiser ce sujet.

— Et moi c'est la persévérance, fait-elle avec un certain détachement. Lorsque je prends une décision, je m'y tiens quoi qu'il m'en coûte...

— Et vous en avez pris une en particulier depuis que vous vous êtes assise...

— Oui...

— Et laquelle ?

— Celle de vous séduire... sans vous avoir vu... Aimeriez-vous relever les mêmes défis que moi ?

— Sans me connaître ?

— Cela n'en sera que plus excitant...

Lancelot se sent soudain pris au piège. Céder à

ce jeu de séduction sans rien connaître du charme de Saphira lui semble une aventure dangereuse. Après tout si la dame se cache ainsi c'est peut-être en raison d'une certaine nécessité.

— Ne pensez-vous pas que vous serez déçue lorsque vous me verrez au grand jour... se risqua-t-il, tout de même.

— Qui sait ? Mais alors j'aviserai, rétorqua-t-elle avec assurance.

Pour Lancelot, dont le terrain de chasse privilégié était sur internet, la comédie qui se jouait ce soir était insupportable. Saphira venait d'épuiser sa patience.

— S'il en est ainsi, Saphira, acceptez les salutations de Lancelot pour une soirée que vous allez finir en solitaire !

Il se lève brusquement. Sur son passage il entraîne avec lui un pan de la nappe précipitant au sol le vase qui se brise en mille morceaux.

Mais une main douce et ferme l'arrête. Saphira vient de le saisir par le poignet.

— Allons, Lancelot, ne vous brusquez pas ainsi ! Ne me dites pas que vous êtes de ceux qui quittent la table d'une femme sur un coup de tête ! Je vous croyais plus galant. Ne gâchez pas par un geste inconsidéré les instants que nous pourrions avoir ensemble. Sans aucun doute, vous le regretteriez...

— Votre comportement est aussi étrange

que l'étaient vos e-mails !

— Ce sont eux qui vous ont conduit jusqu'à moi !

— Simple curiosité de ma part ! rétorqua Lancelot piqué au vif.

— Oui, et poussé comme le sont tous les hommes par cet incontrôlable soupçon de lubricité que je vois briller dans vos yeux !

— Ne me faites pas croire que vous voyez quelque chose ici ?

— Et pourquoi non ?

— Eh bien, alors, dites-moi dans ce cas quelle est la couleur de mes yeux et je me rassierai...

Lancelot entendit un soupir frémir autour de lui et il comprit que la dame s'exaspérait.

— Vos yeux ont déjà la couleur de l'abandon absolu après l'extase tant convoitée.

C'est maintenant un sourire que Lancelot devine dans l'obscurité en même temps qu'elle ajoute :

— Allons, je suis sûre que vous avez envie de prolonger ce moment...

Pourquoi capitule Lancelot à ce moment et se rassoit, il ne sait le dire. Mais il se passe entre cette étrange rencontre et lui une alchimie dont il ne parvient pas à saisir la composition. Cette obscurité devient peu à peu l'écrin de terribles fantasmes.

— Vous fumez ?

Elle lui tend une cigarette en même temps qu'elle avance la flamme d'une mèche allumée.

Mais Lancelot hésite.

— Ici, c'est autorisé... fit-elle doucement.

Mais ce n'est pas l'interdit qui engendre l'hésitation de Lancelot. S'il tarde à répondre, c'est parce que la flamme tendue devant lui dévoile par moment les contours d'un visage que Lancelot juge des plus attirants. Et cette fois, c'est lui qui avance sa main pour se saisir du bras de l'inconnu. Puis il se lève. Mais il n'est plus question de partir. Il fait juste le tour de la table et s'assoit à côté d'elle. Il y a cet instant incertain où son jean frôle la jambe de la jeune femme, un moment où l'obscurité totale de la pièce semble tout à coup propice aux confidences. Elle n'a pas bougé, n'a pas tenté d'échapper à ce moment que Lancelot devine magique.

— Ces messieurs dames prendront bien un apéritif ?

La voix du maître d'hôtel venait de rompre le charme. Lancelot lui aurait bien écrasé le pied. Mais il préfère la jouer gentleman et répond :

— Du champagne !

— Deux coupes, Monsieur ?

— Oui, deux coupes et une bouteille !

En même temps, il a repassé son bras par-dessus les épaules de Saphira.

— Vous voilà reparti en croisade, Lancelot !

— C'est vous qui m'y avez invité !

— Mais je ne me suis pas encore rendue...

— J’aime les places fortes qui me résistent et ce soir, je dois dire que je suis comblé !

Lancelot s’est penché vers elle pour venir cueillir ses lèvres qu’il devine toutes proches dans le noir.

C’est alors que la détonation d’un bouchon de champagne les fait sursauter tous les deux. À côté d’eux le maître d’hôtel emplit deux coupes d’une écume joyeuse...



Parfois le soir après son travail, Saphira accompagne sa mère pour faire les courses. Elle va la chercher en voiture et elle prend la précaution de la déposer devant l’entrée du supermarché avant d’aller garer la voiture. Ainsi, elle lui évite des fatigues inutiles.

Saphira aime beaucoup sa mère. C’est la seule personne dont elle ne veut pas se jouer. Elles ont tant de choses en commun. La couleur de leurs cheveux que Christine a un peu plus foncés que sa fille. Elles sont de la même taille. Et ont toutes deux des fossettes que la glace unit parfois dans un sourire. Elles se ressemblent beaucoup. Sauf que la beauté de Christine date un peu.

Après les courses, elles dînent ensemble comme

souvent le vendredi soir. Saphira a invité sa mère à partager une quiche lorraine et une salade.

La porte du logis de Saphira s'ouvre et sa mère passe la première. Elle a jeté un regard inquiet au casque de moto et aux gants de cuir qui trônent sur le meuble de l'entrée. Mais la jeune femme a fait mine de ne pas s'en apercevoir. De toute façon, sur ce point, elles ne se comprennent pas. Inutile donc d'avoir une conversation.

Elles ont pris place dans le petit séjour et Saphira s'efforce de raconter sa journée au bureau pour distraire sa mère. Mais ce sont toujours les mêmes propos qui reviennent dans la conversation. Il lui reste 12 jours de RTT à prendre avant la fin de l'année et la jeune femme aimerait bien partir quelque part en vacances. Mais elle ne sait pas où.

Christine a demandé si c'était tout ce qu'elle avait à lui raconter. Saphira ne veut pas parler de sa soirée au restaurant. Elle redoute son jugement. Elle veut n'en faire qu'à sa tête. Elle entend déjà la sérénade à laquelle elle aurait droit. Sa mère lui dirait qu'il y a d'autres moyens de faire des rencontres. Aller à des soirées privées. Partir au Club Med. Sortir en boîte. Mais ça, c'était à l'époque de sa mère. Les choses ont bien changé et elle ne le comprendrait pas.

Et puis cette soirée au restaurant « À perte de vue », c'est un peu le jardin secret de Saphira. Une

sorte de verger interdit. Son endroit bien à elle. Et pour l'instant, personne ne doit violer ce sanctuaire privé.

Alors, Saphira détourne le regard vers la porte d'entrée. Là, sur le meuble en bois vernis trônent toujours son casque de moto et ses gants de cuir, son autre univers très privé.

Elle plonge dans sa mère son regard noisette avec une infinie tendresse et demande :

— Tu veux que je te raccompagne maintenant ?
En voiture...



Les femmes comme Saphira ne sont pas sur les sites de rencontres. Ce sont les autres qui y vont. Les autres, les délaissées de la vie, celles qui n'ont pas réussi à s'attirer un homme dès leur sortie de fac, celles qui n'ont pas réussi à le garder, celles qui ont toujours eu l'impression que la vie était sur le quai d'en face. Ça, c'est ce que pensait Saphira avant d'accepter de s'inscrire sur le site de rencontre.

Mais aujourd'hui, elle s'interroge. Son regard sur *La Rencontre* a bien changé. Car Saphira est son troisième profil créé sur le web. Elle a déjà

été *FastMouse* et *HarmonyPlessis*. Mais dès le jeu d'échange commencé, elle a compris qu'il lui faudrait être plus cachée, plus mystérieuse. Que la dissimulation devait être parfaite. Elle avait donc créé un nouveau profil *Saphira – Pierre de lune – # Battements d'Elle* et mis au point une stratégie personnelle.

D'abord, pas de rendez-vous avant une semaine. Elle avait tout de suite senti qu'un délai suffisant était indispensable entre le premier contact par messagerie et *La Rencontre*. Il ne faut jamais rien précipiter. L'attente n'est-elle pas le meilleur des excitants ? Une sublimation de la pensée voluptueuse. Une forme élaborée du fantasme érotique. Et il n'y avait vraiment rien de mal à ça.

Puis, ne jamais vraiment rien dévoiler au premier rendez-vous. Choisir un endroit si étonnant que son anonymat en serait préservé. Le lieu devrait être si improbable qu'il supplanterait l'intérêt même de *La Rencontre*. Le choix du restaurant « À perte de vue », sur ce point, avait rempli parfaitement son rôle. Lancelot en avait été dérouté. Elle avait donc pu mener la soirée à sa guise. Une soirée réussie avec brio. Du moins, elle voulait le croire.

Saphira – Pierre de lune – # Battements d'Elle était maintenant très au point. Un petit délai supplémentaire allait certainement lui permettre

de séduire plus encore ce Lancelot venu tout droit d'une autre époque.



Deux semaines se sont écoulées depuis le dîner au restaurant « À perte de vue ». Et depuis, Saphira n'a reçu aucune nouvelle de Lancelot. Elle s'est dit, ça ne fait rien. Tant pis. Mais elle y pense. Elle y pense surtout lorsqu'elle se réveille. Elle ne saurait dire si elle a songé à lui toute la nuit. Mais elle est certaine que ce silence perturbe son sommeil. Au moment des pauses café, il lui arrive d'évoquer son visage. Elle revoit son nez aquilin. Le sourire moqueur qui l'avait quelque peu déstabilisée. Et les petites rides qui plissaient ses yeux quand il la regardait. Elle ne peut plus s'empêcher de penser à lui, même lorsqu'elle attend que le feu rouge passe au vert. Heureusement, la circulation l'absorbe.

Alors pour se distraire, elle se surprend à sourire en pensant que dans chacune des voitures qu'elle croise il pourrait y avoir un autre Lancelot. Et comme au bout d'un moment, elle ne parvient plus à les compter, cela la rassure.

Elle est retombée dans ses anciennes habitudes. Mille préoccupations plus urgentes les unes que les

autres occupent tout son temps. Elle multiplie les tâches pour se dire qu'elle est débordée, qu'elle n'a pas de temps et que son existence est bien remplie ainsi. Peu à peu, la certitude s'installe en elle. Il n'y a pas de place pour un homme dans sa vie.

Et tout bien réfléchi, Lancelot n'est pas du tout son type d'homme. Il est bien trop sûr de lui. Le genre de séducteur qu'elle avait toujours voulu fuir. Son manque d'authentique, de conviction, d'aisance même lui avait déplu. Et puis il n'avait rien de rare. Ses gestes, sa voix, rien ne l'avait vraiment troublée. Alors, pourquoi attacher de l'importance à une soirée qui n'en avait pas ?

Dans le dernier sondage du *Figaro Madame* que Saphira a lu, la probabilité qu'une rencontre sur internet devienne une relation sérieuse était de 3 sur 100. Elle était donc tombée dans les 97 cas où il ne se passe rien après le premier rendez-vous. Mais après tout quelle importance cela peut-il avoir puisqu'elle voulait juste jouer ?

Alors, elle secoue son corps tout entier comme pour en chasser le souvenir de Lancelot qui la dérange. Elle veut à tout prix éloigner l'obsession qui l'a hantée. Puisqu'il ne s'est jamais rien passé. Et il n'y a vraiment là rien qui doive la perturber.

Arrivée chez elle, Saphira se connecte à nouveau à son ordinateur et ouvre une session sur le site *Never Alone*. Elle veut chasser l'ombre d'un dernier

doute et continuer de s'amuser. Elle se crée un nouveau profil. Ce soir, elle sera *Cookies*, mais toujours masquée derrière une montagne de pépites de chocolat. Certains croiront qu'elle est américaine ou canadienne. D'autres vont penser qu'elle fait bien la cuisine. Et pour les plus séducteurs qu'elle est ronde à croquer. Sans modération. Mais ils ne sont pas près de la connaître vraiment.

La vie a repris son cours normal. Saphira chantonne entre ses lèvres un air entendu à la radio. Quand elle fredonne, on dirait qu'elle sourit. Son visage dans la glace lui renvoie l'image d'une femme belle et épanouie. C'est tout juste si elle pourrait évoquer la couleur de ses yeux. La cicatrisation se fait peu à peu. Elle n'a plus mal. Elle ne pense plus à lui.



« Je savais que les hommes bien ne sont pas sur les sites de rencontres. Pour un soir, pourquoi pas ? Mais pour une relation sérieuse, c'est le dernier endroit où il faut aller ! » Saphira s'énerve un peu en racontant à Maud le déroulement de son dernier rendez-vous. Elle ne se rend pas compte que le ton

est monté et que son visage est très agité.

« Je croyais que tu ne voulais pas quelque chose de sérieux, toi ! Que tu ne voulais pas t'attacher ! Alors, qu'est-ce que ça peut faire ? »

Maud est d'une logique inébranlable. Et cette remarque a piqué au vif Saphira. Elle est très contrariée, en colère même. Et elle ne pensait pas que ça se verrait tant que cela. Elle croyait que ça lui avait passé.

Ses fantômes d'hier sont encore là. Ils sont revenus la hanter.

Alors, à nouveau, elle évoque sa soirée avec Lancelot.

Pour cette rencontre, elle avait tout planifié, laissé passer un temps suffisant pour le premier rendez-vous, choisi un endroit qui préservait son anonymat, un lieu qui devait faire monter l'attraction entre eux et susciter le plus vif intérêt. Mais tout n'avait pas si bien fonctionné.

Lancelot avait manifesté un étonnement proche de la méfiance. Il avait même failli partir. Ce jeu de cache-cache auquel elle s'était livrée l'avait exaspéré. Et la soirée n'avait finalement convaincu pleinement ni l'un ni l'autre.

Elle aurait dû se méfier. Les hommes qui *surfent* sur les sites de rencontres ne sont pas bien dans leurs vies. Cette apparente disponibilité cache souvent des natures complexes et renfermées.

Et Lancelot devait appartenir à cette catégorie d'hommes qui se veulent inatteignables. Une sorte de conquistador de la toile. Un toréador de l'internet en habit qui en jette, mais toujours prêt à brandir la cape et l'épée.

Saphira est donc revenue à sa première conviction : Cupidon n'est pas sur le net. Elle tourne vers Maud un regard plein de reproches pour déclarer : « Je vous l'avais dit ! »

Mais Saphira tout à coup sursaute. Son mobile vient d'émettre un son qu'elle ne croyait plus jamais entendre. Un son qu'elle avait attribué à Lancelot pour être sûre de ne pas rater le message. C'est sa musique à lui. Elle vient de recevoir de ses nouvelles.

Le portable entre ses mains frémit un peu. Il lui demande comment elle va. Il dit qu'il a passé une bonne soirée avec elle. Il veut la revoir. Elle a le choix du jour, du lieu et de l'heure...

Il l'embrasse.

Saphira n'en revient pas. Le ciel s'est tout à coup éclairci. Une joie souterraine monte en elle si bien que son visage s'éclaire d'une lumière nouvelle. Ce changement n'échappe pas à Maud qui interroge. « Qu'est-ce qu'il y a ? »

Mais Saphira veut préserver cet instant de bonheur. C'est si fragile un moment de joie, si vulnérable. Alors, personne ne doit savoir. Ce

moment-là lui appartient à elle seule. Ainsi, si les choses tournaient mal, elle n'aurait pas d'explications à donner.

« Ce n'est rien, c'est ma mère qui veut que je passe la voir... »



« Il attendra bien quelques jours avant que je ne lui réponde pour lui fixer un autre rendez-vous. » Saphira relit le message de Lancelot et en tempère tout de suite l'ardeur. Le temps pour elle de trouver un autre endroit tout aussi inattendu. Et puis la météo a prévu de la pluie pour les trois prochains jours. Les rendez-vous sous la pluie sont souvent écourtés en novembre. L'automne est déjà froid cette année et Saphira n'aime pas le ciel gris chargé de nuages. La saison n'est pas propice aux rendez-vous tels qu'elle les avait imaginés. La semaine prochaine sera le moment idéal pour lancer son invitation.

En secret, elle espère que les heures et les journées paraissent interminables à Lancelot. Elle le voit déjà tournant comme un lion en cage en râlant sur les temps qui passent inutilement. Et Saphira frissonne.

Elle n'est pas narcissique, mais un peu d'égoïsme ne fait pas de mal.



Au restaurant « À perte de vue », Lancelot avait pensé avoir vécu l'impensable. Mais il ignorait encore qu'il allait être invité dans l'univers de Dante.

Elle lui a donné rendez-vous ce soir-là au grand rond-point qui descend sur la gare.

Lancelot connaît bien l'endroit pour y être passé en revenant de Saint-Quentin. La route est bordée par un parking sur lequel un hangar sert de dépôt aux marchandises en transit.

À peine arrivé, il a la sensation étrange que quelque chose l'appelle. Dans la nuit profonde, des lumières s'allument et s'éteignent par intermittence. Et aussitôt, son cœur se met à battre à ce même rythme infernal. Du trou béant de la porte, quelqu'un lui fait des appels de phare. Le métal froid de la bâtisse résonne à sa curiosité comme des amphétamines en progression dans son sang. De ces halos de lumières incandescents jaillissent les formes harmonieuses d'une silhouette féminine. Elle est là.

Tout en habit de cuir enjambant une grosse cylindrée. Il imagine déjà la caresse savoureuse de leurs cuirs glissant l'un à l'autre. Premiers contacts de peaux mortes et soumises aux ivresses de la nuit. Les chromes qu'elle serre entre ses bottes avivent l'appel venu du plus profond de son être.

Lancelot avance.

Le dédale de colis et de cartons qui les entoure sert désormais d'écrin à leurs fantasmes les plus enfouis. Et le hangar n'est maintenant plus encombré que par leurs seuls désirs. L'encadrement des poutrelles métalliques forme une voûte céleste au-dessus de leurs têtes. Lancelot se sent devenir un demi-dieu, l'invité de l'Olympe, le convive de Titania pris aux pièges de la tête d'âne de ses illusions.

Les prunelles de Saphira brillent dans la pénombre. Elles le fascinent au point de ne voir plus qu'elles. Celles de Lancelot sont comme deux aimants fous qui les cherchent dans le noir. De petites étincelles de désir que ses longs cils voilent le temps d'un battement. Sous leurs pas, le béton éclaté du sol devient sable mouvant. Des arènes légères tracent des sillons et l'obscurité les perd. Puis le gravier se fait plage ourlée d'écume, tel un serpent il rampe jusqu'à eux.

Dans ce hangar, la cage de fer est une cellule épuisante de désir. Saphira l'a attiré dans son piège.

Lancelot est vaincu, déjà prisonnier. Et là, sans rémission de peine, il exulte.

Elle a ôté son blouson. Le reste de ses vêtements tombe à terre. Elle frissonne. La lumière de la lune glisse sur le sol et jette des reflets luisants sur la sueur de son corps. Vaincue, elle courbe ses muscles à la volonté qui la soumet. Et Lancelot a maintenant entre ses mains l'éclat de son triomphe. Rien ne semble plus pouvoir échapper à son désir. Un gémissement comme une plainte répond à l'appel de leurs sens en folie. Et c'est l'apothéose dans la sorbe. L'instant où leurs deux âmes entrent en communication et où l'ombre de leurs corps n'en forme bientôt plus qu'une.

Ainsi enlacés le petit jour les surprend pour célébrer l'aurore.



« Des femmes je ne connais finalement que les échanges furtifs, les rencontres éphémères de mes chasses sur internet. » Lancelot a fait cette terrible prise de conscience ce matin. Il n'a jamais été marié. Les occasions ne lui ont manqué. Ni l'envie non plus. Non, ce célibat, Lancelot le doit à son attachement inconsidéré à sa sacro-sainte liberté. Et, par-dessus

tout, il tient aux promesses qu'il se fait. Cette vie de chasses alternée de grands moments de solitude lui convient parfaitement.

Et jusque-là, la vie s'est écoulée tranquille et sereine.

Assis dans son canapé, il fait un bilan de ses dernières semaines. Saphira a bousculé ses codes, effondré ses habitudes, dévasté les sécurités dont il s'était précieusement entouré depuis longtemps.

Saphira, alias Pierre de lune – # Battements d'Elle, la dame à l'étrange pseudo, cette ombre qui glisse dans la nuit l'a entièrement captivé. Leur rendez-vous dans le hangar dépôt d'une usine a fini de pulvériser les contours de ses certitudes. Ce qu'il a éprouvé ce soir-là est une sensation nouvelle qu'il devine être proche de l'amour si ce n'est pas déjà cela. Mais il ne parvient pas à s'y abandonner tout entier.

Il avait été bien près de la capitulation.

Et enfin, hier, a eu lieu leur première rencontre au grand jour. Un rendez-vous au beau milieu de l'après-midi. Une entrevue sous les feux de la lumière réelle. Et Lancelot avait eu un éblouissement. Que Saphira était très belle ! Le genre de fille visible sur les magazines de mode. La femme idéale qui défile au pas chaloupé sur des podiums de grands couturiers.

Saphira était si délicate et si élégante. Il avait

détaillé la finesse de son cou au côté duquel flottaient de jolies boucles d'oreille. Ses belles mains qu'elle tenait légères sur ses genoux. Des mains avec de petits ongles roses qui ne semblaient pas avoir connu la rudesse de la moto. Elle faisait penser à une poupée de porcelaine avec des perfections aussi sages qu'irréelles.

Mais la magie avait cessé d'opérer lorsque, au creux de leur étreinte, il avait eu la stupéfaction de découvrir son tatouage au bas du ventre. Sur sa peau finement dorée se dessinait une tête de mort tout ensanglantée à l'entrée du mont de vénus. Et cet étalage d'hémoglobine descendait jusqu'aux hanches.

Lancelot avait tout de suite détesté ce graphisme morbide. Et il n'avait pas hésité à le dire sans ménagement. Elle avait ri tout d'abord jugeant la remarque un peu désuète. Mais voyant qu'il ne plaisantait pas elle avait fini par plonger intensément son regard dans le sien en déclarant que la mort n'était rien d'autre qu'un changement d'état, une transmutation vers d'autres plans de l'existence.

Mais depuis cette image hante Lancelot. Il ne parvient pas à voir autre chose que l'expression macabre d'une face morte de ne pas avoir exprimé son mal-être. Ce tatouage est l'incarnation de cette parcelle d'elle qui refuse de vivre. Il y a

pensé toute la nuit. Dès qu'il referme les yeux, il revoit cette image ensanglantée à l'orée de son intimité.

Il a bu une bière d'un trait sans réfléchir à la dose d'alcool. Le souvenir du contact avec le tatouage sanguinolent le répugne. C'est comme si une cicatrice béante s'était formée sur lui, à son insu, insidieuse et perfide. Il souffre déjà de cette plaie rubiconde qui le transperce. Il ne peut plus l'évoquer sans revivre la répulsion ressentie au moment de leur union. Ce sang qu'il croit avoir encore dans la bouche. Ce sang dont l'odeur de métal froid le révulse.

Il a allumé une cigarette, admiré les volutes de fumée blanches au-dessus de lui, respiré du plus profond de ses poumons l'odeur du tabac pour effacer le goût de ce sang qu'il croit avoir sur la langue.

Alors il a dû se rendre à l'évidence. Saphira ne rentre pas dans les critères de ses choix. Ce tatouage est insurmontable à ses yeux. Et il commence à agonir Saphira. « Cette fille est tellement décalée qu'elle en paraît presque folle. » Une inadaptée en quelque sorte. Une sorte d'oiseau de nuit qui déambule son mal-être d'une histoire à l'autre sans jamais s'arrêter.

Pour une fois qu'il laissait une fille mener la barque. Pour une fois qu'il se plaisait à se

laisser guider, l'expérience n'était pas concluante.

Lui, avait toujours dominé toutes les situations, maître de son cœur et de ses sentiments. Mais aujourd'hui, il a l'impression de n'avoir jamais vraiment décidé. De n'avoir jamais eu le choix ni du lieu, ni de l'endroit et inconsciemment d'avoir toujours accepté cet état de fait. Ceci lui est insupportable. Et pourtant, il doit bien admettre qu'il attend avec impatience une nouvelle rencontre bien qu'il soit prêt à la décliner si elle arrivait aujourd'hui.

Et puis Lancelot ne supporte plus de ne pas connaître le prénom de l'inconnue. Une partenaire ne peut pas se cacher ainsi derrière un pseudo aussi évocateur soit-il. Saphira ne doit pas avoir plus de trente ans et son expérience ne couvre pas toutes les facettes de l'existence. Elle réussit certainement mieux les Sudokus que les tartes aux pommes et change plus facilement les bougies de sa moto qu'elle ne recoud les boutons.

Mais qu'importe ! Il est prêt à s'y habituer. Il faut simplement que la vie leur soit plus complice.

Il est presque minuit.

Lancelot n'a pas trouvé le sommeil. Il erre entre le salon et la cuisine. À chaque passage de porte, sa réserve de bière se dissout. Il refait le point de ses dernières semaines. Sa relation avec Saphira lui semble sans issue, pourtant il ne parvient pas à y renoncer vraiment. Ses hésitations le perturbent. Des images d'elle l'envahissent, sans lien entre elles, sans logique apparente, juste des fantômes jamais réalisés. Il veut s'éloigner, mais tout est là. L'attente dans le noir du restaurant, les cheveux caressés du bout des doigts, les piles de cartons au fond du hangar. Se séparer d'elle est diabolique.

Lancelot est anéanti. Depuis le début de la soirée, il songe aux phrases à lui dire en pareille circonstance. Il choisit les mots les plus doux, les tournures les plus adroites. Mais rien ne le satisfait vraiment. Toutes ses formules lui semblent démodées, surannées même. Le genre de phrases entendues dans des films. Des expressions de scénarios à la rose. Et maintenant, il se sent démuni, en proie à un profond épuisement.

Alors il essaie de se raisonner. Après tout, ce n'est peut-être pas si grave. Le tatouage cache toujours un mystère sur l'identité profonde de celui qui le choisit. C'est une façon de poser une frontière entre deux mondes. Et on n'y pénètre pas

facilement. Il se répète qu'on n'a pas besoin de tout partager quand tout va bien à deux. L'essentiel ne se résume-t-il pas dans la recherche de ce moment d'extase ? Le reste, le décorum, a-t-il tant d'importance ?

Lancelot doute encore. Il aimerait tant voir clair en lui, être sûr de prendre la bonne décision.

Et tout à coup, son e-mail tinte. C'est elle.

Il voudrait cacher la joie profonde qui l'envahit. Il serre les mâchoires. Un apaisement s'insinue en lui comme une coulée de miel. Il prend son temps pour lire le message de Saphira. Elle lui dit qu'elle est chez « Tadoo fly » et qu'elle vient d'opérer une transformation radicale. Elle lui confie que son mont de vénus a désormais une nouvelle tête. Lancelot se surprend à sourire devant la naïveté d'une telle confiance.

Elle dit qu'elle est bien décidée à continuer l'aventure là où ils l'ont quittée. Elle veut le voir.

Lancelot refuse de se l'avouer, mais il est soulagé. L'inconnue n'en était plus une. Elle vient de signer *Mireille*.



Un rayon de soleil oblique inonde la chambre de Lancelot. C'est le moment où les rêves s'achèvent. L'instant incertain où le jour n'est pas là tout à fait et où rien n'appartient vraiment au présent. Lancelot est allé à la cuisine en pyjama. Un pyjama façon grand-père avec des rayures bleues et jaunes qui courent des épaules jusqu'à ses chevilles. Un pyjama pas très sexy comme le lui ont fait remarqué ses amis. Mais Lancelot veut ignorer tous leurs commentaires. C'est comme ça qu'il est bien. Il réchauffe son café et sort quelques tartines du placard. Ses pensées sont encore toutes embrumées. Il émerge de son sommeil comme on remonte des profondeurs sous-marines. Et cette opacité l'enveloppe tout entier.

Le visage de Mireille ne l'a pas quitté de la nuit. Il revoit l'élégance de la belle jeune femme révélée l'autre jour pour la première fois. L'éclat de ses prunelles noisette et la finesse de ses traits. Le malaise ressenti à la vision du tatouage sanglant a presque disparu. Ce sont d'autres interrogations qui surgissent maintenant.

À quoi va ressembler leur prochain rendez-vous ? Peut-être dans un autre lieu improbable dont elle seule a le secret. Il en est sûr cette fois, Lancelot ne se laissera pas impressionner. Peu importe l'endroit choisi, il est sûr de lui. Celui qui sait d'avance. Il va jouer les grands habitués. Il en

est certain, maintenant ils peuvent passer de longs moments ensemble.



Mireille en est sûre. Elle est amoureuse. Les changements opérés hier le lui confirment. Son ancien tatouage ne se devine presque plus. Une grande joie l'habite maintenant. Et cette merveilleuse prise de conscience la ravit. Lancelot a chamboulé toute son existence. Et au fond d'elle-même, elle est bien obligée d'avouer que ce n'est pas pour lui déplaire.

Elle a pris un soin tout particulier à faire son ménage ce matin. Elle a désencombré le salon, dépoussiéré ses petites étagères couvertes de ses souvenirs de voyages, rangé ses amas de coussins multicolores. La maison est nette comme elle aime que le soit sa vie. Elle a même fait la liste de ce qu'il lui reste encore à faire avant de revoir Lancelot. Car elle le sait, dans quelques jours il sera là, assis dans sa multitude de coussins bariolés. Ils boiront du thé au jasmin. Et elle l'écouterà lui raconter sa vie. Lancelot aime bien parler de lui. Et elle aime bien l'écouter. C'est le premier homme qui ne la fatigue pas quand il raconte ses anecdotes. Il lui

dira qu'il n'a jamais vraiment été seul, mais qu'il a enchaîné les déceptions. Que ses précédentes compagnes étaient des femmes qu'il ne comprenait pas vraiment. Il le lui a déjà dit. Mais il le lui redira encore une fois d'une autre manière. Et puis il lui parlera de ses projets de vacances. Et elle imaginera sans peine le ciel bleu, les baignades dans les eaux profondes, les farnientes de l'après-midi, la corniche éclairée dans la nuit et le plaisir des journées qui s'écoulent sans but.

Plus tard dans la soirée, elle lui offrira un verre de vin. Et il dînera là. Ou bien ils sortiront en ville.

Ce qui compte, c'est de choisir le jour. Mireille pense que le jeudi sera un bon choix. Jeudi c'est dans deux jours. Elle ne veut plus attendre.

Elle a pris son portable en main et se prépare à envoyer un sms. Elle propose un dîner chez elle.

•

Le salon de *Saphira – Pierre de lune – # Battements d'Elle* n'est pas un endroit comme les autres. Lancelot s'est fait la réflexion en entrant dans ce repère des bords de Seine. C'est sans

doute l'endroit le plus inattendu qui soit. Mireille habite sur une péniche. Son salon est aménagé à fond de cale. Il n'a pas de fenêtres, mais des hublots. L'eau de la Seine vient les fouetter à un rythme régulier.

Il fait une fraîcheur surprenante dès le premier pas posé sur cette longue embarcation qui flotte à quai. Lancelot frissonne quelque peu. L'air sent le vent marin et l'eau stagnante. Au loin passe lentement une péniche de transport maritime. Elle laisse dans son sillage de grandes rides sur l'eau. Et de petites vagues viennent maintenant chalouper *l'Espérance*, nom de la péniche de Mireille.

Une débauche de coussins multicolores dessine des sofas moelleux et profonds. Une invitation au relâchement auquel Lancelot cède sans résistance. Il se met à rêver. Son imagination l'entraîne vers le souffle d'un vieux navire de corsaire livré à la rage des tempêtes déchaînées. Il devient le héros de cette brève épopée des mers. Et il sourit.

Mireille s'est assise en face de lui. Les genoux collés contre son menton. Ses pieds nus sont repliés devant elle et laissent apercevoir le bout de ses ongles peints en rouge.

Sur la table basse en vernis marin, le thé est préparé. Des parfums de jasmin et de menthe flottent dans l'air. Sur les murs lambrissés de bois

vernis, des globes de verre renvoient une lumière diaphane.

Ils se regardent comme s'ils se voyaient pour la première fois. Mireille lui apparaît enfin être une femme comme les autres. Et lorsqu'elle laisse tomber son blouson et ses bottes de cuir pour se vêtir d'une simple robe, elle est tellement plus belle que les autres. La mouette voyageuse qui s'enveloppait de nuit s'est muée en un bel oiseau des îles.

Le craquement de la coque rompt ce silence. Alors elle demande :

« À quoi penses-tu ? »

Son ton est pressant, car Lancelot a l'air si absent. Et Mireille se demande pourquoi il l'observe ainsi avec cette secrète admiration. Alors, il se redresse sur ses coussins et regarde autour de lui. La Seine berce doucement *l'Espérance*. Son clapotis dessine des vagues sur la ligne de flottaison. Dehors, la moto dodeline sur le pont avant. Non, ce n'est pas un rêve.

« Maintenant, je sais pourquoi Ulysse s'était fait attacher au grand mât de son bateau. Comme lui, je dois résister à l'appel des sirènes. »

C'est au tour de Mireille de sourire maintenant. Elle reprend cet air supérieur et mutin qui avait le don d'exaspérer Lancelot lors de leurs premiers rendez-vous et annonce :

« Je peux te proposer de faire la vidange de ma bécane si tu veux... Je tousse un peu au démarrage... »

Mais Lancelot a répondu que ce serait pour une autre fois. Il continue de l'observer avec une insistance paisible et déroutante. Mireille a tressé des fils de soie avec les mèches de ses cheveux. Une délicatesse à laquelle il n'était pas habitué. Des traits de lumière traversent sa chevelure et scintillent dès qu'elle bouge la tête. Sa robe dépliée en corolle autour d'elle est comme une invitation au voyage.

La coque de la péniche craque une fois encore pour rappeler que le temps passe immuablement. Ce silence est désormais leur allié.



Trois mois déjà qu'ils se voient presque tous les jours, presque avec assiduité. Ils ont remisé sans oser se l'avouer leur indépendance aux oubliettes. L'arrogant Lancelot, le séducteur de *Never Alone*, s'était au fil des jours mué en un étonnant chevalier servant. *Saphira – Pierre de lune – # Battements d'Elle* ne circulait plus la nuit comme un oiseau de l'ombre, une créature de la sorbe. Elle était

redevendue Mireille. Et c'était bien ainsi.

La quarantaine à peine passée, les tempes de Lancelot affichent déjà l'écume des jours. Sa détermination se lit dans sa mâchoire qui coupe son visage en deux. La moiteur de la péniche a nacré sa peau. Cette brillance lui donne un air sauvage et cette ambiance tropicale le décuple.

Mireille a appris que Lancelot est informaticien et cela l'a fait sourire. Elle l'a laissé lui expliquer tous les détails de sa fonction. Aujourd'hui, il se plaît à lui raconter les algorithmes sur lesquels il a dû batailler ces dernières semaines. De toute évidence, il veut l'épater. C'est sa manière à lui de reprendre l'avantage, se dit Mireille. Et elle le laisse donc parler et parler encore sur les difficultés de sa dernière mutation informatique.

Mais au bout d'un moment, elle est bien obligée de tempérer cette exaltation.

« Je suis programmeuse... », fait la jeune femme dans un demi-sourire. « Je fais du développement de logiciel pour Hewlett Packard. »

Alors Lancelot s'affole. Saphira a toujours une longueur d'avance. Il y a quelque chose en elle qui la rend plus performante. On dirait qu'elle sait tout avant de l'avoir vécu, connaît tout avant de l'avoir fait. Comme beaucoup d'hommes, mâle dominant, il a bien du mal à assumer cette évidence. Il se

sent presque frustré, bafoué par cette supériorité féminine.

Alors, il avait essayé de trouver la faille. Derrière cette belle séductrice, il devait bien exister un point faible qu'il mettrait en évidence. Il avait observé cela des jours entiers, des semaines même, mais il n'avait rien trouvé.

Las, proche de la capitulation, il en a conclu avoir rencontré la femme parfaite.

•

Fin.

Nicole Marchetich

Une rencontre inattendue pour un week-end d'été

« *Lui* »

Annonce lancée sur site de rencontre créée depuis l'ordinateur en quelques manipulations informatiques. Femmes intéressées pourront s'introduire et dialoguer avec homme de classe élégant et distingué de taille standard, costume de couleur gris beige, veste bleue en général chemise cravate et souliers cirés, la tenue de l'homme d'affaires et de ses différentes casquettes...

Mon faciès est une figure de monsieur tout le monde, mes yeux sont noirs, mes cheveux bruns d'origine et maintenant poivre et sel comme ma barbe en bouc bien taillée, ma tignasse épaisse et au-dessus mes sourcils grisonnants, le tout

à la peau mate.

J'aime tout ce qui est de la nouveauté, la curiosité d'apprendre. La nature, les promenades avec l'art de respirer en pleine conscience, la tendresse et l'amour pour partager de délicieux échanges de plaisir avec vous.

Puisse ma douce et tendre combler quelques moments de solitude !

Oh oui... lorsque seul je divague, flâne, que mon âme souffre du manque d'amour, alors je désire ma douce vous retrouver, vous qui surprenez mes nuits de votre absence et de vos odeurs de parfum de fleurs.

Ma douce, quand vous montrerez-vous ?

Ma princesse, que je vous rêve depuis longtemps.

Je ne me sais que trop pris par le temps et mes patients et le travail intense qui me noie vers une folie douce de surmenage et d'alcool de mes nuits...

J'ai l'âge d'or que veuille bien essayer de faire l'effort...

Suis-je l'homme épié dans sa carrure et ses rondeurs abdominales, voilà que je me mets à ingérer toutes nourritures confondues.

« Elle »

Rosa tombe sur l'annonce simple.

« Je n'ai pas vraiment l'habitude d'accéder à

ce genre de rencontre, se dit-elle. Et lui c'est plutôt à bras ouverts...

Ça me plaît, je me lance, pourquoi pas, et si c'est vraiment une histoire d'amour, alors c'est le moment et maintenant...

Il est vrai, assez d'être seule dans mon coin...

On va tchatter, ça changera la rencontre de cette façon-là.

Il est 22 heures, je m'ennuie vraiment là et rien à suivre à la télévision, même Arte, RIEN... Pas de lecture particulière sous la main. »

L'ordinateur portable se trouve sur le bureau, éclairage de chevet, une lumière d'appoint style lampe à pétrole d'époque placée sur la droite derrière permet une visibilité plus nette à l'écriture, à la communication d'un langage.

Rosa, devant, assise jambes croisées à attendre et savoir ce que lui va répondre, lui va forcément entrer en contact, se dit-elle.

« Je commence à rédiger quelques lignes. »

Votre douce princesse ose avec timidité cliquer afin de répondre en donnant suite à votre recherche. J'ai déjà une première description de vous. Quand êtes-vous libre ?

Je suis d'accord pour une prochaine rencontre de connaissance, de plaisir... de la vie, à bientôt peut-être s'il se passe affinité.

« Lui »

Chère Rosa, c'est doux et tendre comme une odeur de fleur !

Je suis curieux que vous me décriviez votre visage ainsi que la silhouette de votre corps, vos hobbies, apprendre à vous connaître.

Moi en échange, je vous parlerai de mes différentes casquettes professionnelles. Je vous propose un rendez-vous, une rencontre cette semaine, accepteriez-vous mon invitation au bar à huîtres...

« Elle »

Les instants d'une première rencontre d'un homme et d'une femme qui veulent se rencontrer, leur but c'est l'amour, le désir et le plaisir charnel.

La scène se déroule au restaurant dans une ambiance chaleureuse chic douce et lumière chaude.

Lui, Willy, en costume gentleman de couleur claire, Elle, Rosa, habillée d'une robe fleurie accompagnée de beauté de couleurs pastels par sa carrure et les accessoires assortis au personnage.

— Bonsoir, ma chère Rosa.

Lui la salue en lui baisant la main pour se présenter.

Elle reste bouche bée, sa galanterie qu'elle ne connaît qu'au cinéma, souriante et fière, répond :

— Bonsoir, mon cher Will...

Nous nous rencontrons tout en sachant que ces instants excitent les papilles de nos cœurs qui battent à cent à l'heure, comme une folie inexplicée qui m'arrive plutôt rarement...

Nous échangeons d'intenses baisers absolument délicieux sur la bouche et aussi le reste de nos visages accolés jaillissant de bonheur par l'énergie rayonnante comme dans un rêve de princesse d'âme d'enfants.

Nous nous prenons par la main, lui nous guide, emportés tous les deux jusqu'à son automobile Volvo grise métallisée, confortable, Rosa assise côté passager pour une destination vers la Normandie, Trouville plage, bord de mer à deux heures de Paris. Rosa et Will arrivent à destination au moment du déjeuner sous un soleil et une chaleur de plomb. La voiture garée devant l'hôtel où Will a réservé cette suite où l'amour les attend, auparavant la veille par mail, mais n'étant pas encore prête.

Will sort du véhicule et fait le tour pour ouvrir la porte côté opposé afin que Rosa sorte, lui portier dans sa bienveillance, ils contemplent l'environnement et le paysage.

— Ma chère Rosa, nous sommes attendus au restaurant du port puisqu'une table est réservée pour nous ! Permettez-moi, Rosa, que nous marchions un court moment, afin de vous

accompagner à destination du lieu où un portier là devant attend le moment que nous franchissions l'entrée de l'établissement en nous saluant de révérences de politesse.

C'est une table dressée d'une nappe blanche illuminée de deux bougies blanches avec un bouquet de fleurs coupées jaunes dans un vase à proximité, puis les coupes de champagne servies pétillant par le cristal du verre, le décor est chaleureux.

Will dit :

« Ce sont de vrais moments de romantisme !

Cela vous plaît-il ? Ma chère Rosa !

Alors levons nos verres à notre rencontre !

Avec un énorme plateau de fruits de mer à déguster bien frais et garni. »

Rosa le remerciant timidement avec sincérité de sa galanterie avec joie, rire aux éclats, émotions !

Lui réplique :

« Je vous trouve très séduisante, vous me plaisez beaucoup, j'aime votre charme, j'en tombe amoureux, car vous êtes sexy dans votre silhouette si désirée et raffinée.

— Mon cher Will, ne pensez-vous pas que ce soit le moment d'une déclaration d'amour aussi rapidement ?

— Ma chère, je sais que c'est vous que j'aime, enfin c'est mon intuition, mon sixième sens !

Je vous attendais depuis toujours... »

Elle :

« Allons manger !

Il vous faut vous servir de fruits de mer ! Voilà ! »

Will répond :

« Je vous sers des huîtres, crevettes, bulots et assortiment de dégustation », tout cela en souriant, et le champagne déjà servi qui est délicieux bien sûr !

« Je comprends fort bien, vous vous prétendez comme charmant, mais cela n'est pas une raison pour me faire rougir davantage.

Merci beaucoup.

Alors comment vous sentez-vous ?

Mettez-vous à l'aise et détendez-vous, je veux juste apprendre à vous connaître ! »

Lui, Will, rit et dit :

« Vous m'amusez vraiment. » Elle m'amuse et me fascine.

« Je suis ravi ma douce.

Là, comment vous sentez-vous ? »

Elle, Rosa :

« Moi, pour tout vous dire, j'aime la musique classique, le piano et le violon ainsi que l'opéra.

Lorsque j'étais enfant j'apprenais la musique au conservatoire, cela prenait du temps mais quel bonheur... »

Après nos merveilleux moments passés devant ce dîner qui prenait fin de ces dégustations iodées et ce champagne existant, nous sommes tous les deux gais heureux enlacés corps à corps, main dans la main yeux dans les yeux. Il est déjà tard, le soleil couchant à vingt-deux heures environ, c'est l'été sur le port de Trouville en Normandie, la chaleur ambiante extérieure avoisine les 25°C, on peut contempler les bateaux de pêche amarrés sur les pontons, les mouettes çà et là, prêter attention à leurs cris et les bruits festifs de soirées estivales. L'hôtel situé sur la place où nous avons retenu la suite quatre étoiles, tout confort vue sur la mer à marée basse de jour avant que la nuit tombe complètement sur le balcon, cette étendue de ciel bleu jusqu'à l'horizon confondu à l'eau de la mer, le mélange des couleurs à un gris pâle une vue merveilleuse et magique...

Nous nous aimons, nous sommes collés très fort l'un à l'autre avec tendresse et désir charnel enivrant fortement...

Alors, il commence à me déshabiller des yeux et me toucher de ses mains qui caressent tout mon corps mes cheveux mon visage, des sensations de chaleur se produisent sur mes joues, ma bouche et mes lèvres saturées de baisers tendres qui me procurent des frissons d'excitation comme des envies de lui et là tout doucement je lui ôte la

chemise en la déboutonnant petit à petit ensuite le desserrage de la ceinture aboutissant au lâcher du pantalon jusqu'au sol pour terminer à la fusion de nos corps qui ne font qu'un dans nos actes charnels d'amour.

C'est quelque chose hors du commun qui se produit entre nous, un volcan d'énergie d'amour et de désir existant.

Nous tombons amoureux l'un de l'autre, c'est comme un rêve qui se réalise, avec de fortes émotions qui nous attachent ensemble affectivement.

Lui détendu et allongé sur ce grand lit brodé d'une couette blanche, Rosa s'allonge sur Will tout en lui murmurant au creux de l'oreille que la peau de son corps est comme du coton tout doux, très agréable, il a envie de s'introduire par le volcan de son sexe pour qu'ils puissent jouir de plaisir ensemble et pouvoir monter dans ce ciel étoilé de toutes les sphères de l'univers. Cette lune presque pleine nous illumine de bonheur et d'amour.

Juste après le coït, détendus continuant à se caresser longuement, se regarder mains liées. Tout à coup, un orage dans le ciel éclate, des éclairs dans la nuit surgissent par un bruit de tonnerre violent, ensuite se met à tomber brutalement une pluie soudaine avec un vent fort qui claque la porte du balcon et introduit un courant d'air par l'extérieur

soufflant le grand double rideau noir pailleté mis au vent comme si une présence invisible, un esprit, la peur de l'inconnu les rapprochait l'un de l'autre.

« Rosa »

Avant de disposer de la suite réservée donc de la veille, elle reçoit un message SMS, là, assise au salon d'accueil, et lui se trouve à la réception de l'hôtel.

C'est la cousine germaine lui annonçant la mort de l'oncle Jean dans la nuit la veille du départ de leur histoire d'amour, mais elle garde la nouvelle en secret, afin de ne pas gâcher ces moments fragiles et surtout qu'elle avait coupé les ponts avec l'oncle et toute communication depuis le décès de la tante Jacqueline depuis six années.

Elle croit à la réincarnation divine et a peur que si elle tombe enceinte ce jour, la malédiction de cet enfant aboutisse à la purgation spirituelle.

Elle ne prend pas de contraception et le risque est réel pour une grossesse. Car lui se rend compte qu'il s'est laissé aller, elle de ce lâcher prise d'instant de bonheur et de plaisirs à se donner à lui.

L'acte sexuel est consommé, ensemble responsables réfléchissent à leur situation et aux conséquences...

Elle propose de se rendre à la pharmacie la plus proche afin de trouver la pilule du lendemain et n'y voit pas d'inconvénient pour Will.

Ils se disent qu'ils se comportent comme de jeunes adolescents, un peu idiots de cette situation...

Alors, tranquillement au petit matin, au crépuscule vue donnant sur la mer...

L'orage a laissé l'atmosphère humide avec une odeur d'iode et de frais, les mouettes présentes çà et là en vol voilées de blanc.

Nous nous réveillons et préparons dans l'objectif principal de se procurer la pilule miracle qui résout les émois amoureux des amants.

L'ambiance reste calme entre nous, tendre et rassurante...

« Rosa et Will »

Ils se retrouvent sortis de l'hôtel, se situant dans le centre de Trouville, plage à proximité à pied, le soleil donne une sensation de chaleur épuisante. Ensemble, après le passage à la pharmacie de la ville, ils s'éloignent côte à côte et s'arrêtent sur un banc proche du port de pêche et d'un ponton au calme. Moment paisible et silencieux dans un décor romantique, vue sur les bateaux amarrés, lieu assez retiré et sécurisant dans la façon de nous appartenir vraiment.

Les énergies d'amour sont en nous et autour de nous, c'est quelque chose d'unique et de puissant nos regards l'un envers l'autre comme une sphère

énergétique tourbillonnant entre corps à corps.

Nous sommes là, seuls tous les deux vêtus de tenues estivales... lui, en polo bermuda basket ensuite elle c'est une jolie robe taillée à bretelles fines sur les épaules, près du corps mince et tombant au-dessus des genoux, sa couleur rose bonbon assortie aux chaussures escarpins et aussi au chapeau de soleil à volant affinant sa silhouette pour finir par le sac à main intégré au décor sous sa peau dorée et bronzée.

Nous sommes heureux là ici et maintenant à s'enlacer, s'embrasser comme dans une toile d'art romantique, deux oiseaux sur une branche qui s'aiment d'amour tendre de pureté, la beauté dans la satisfaction d'une pleine conscience de vivre ces moments, des instants présents, l'espace-temps est arrêté comme dans un rêve éveillé de bonheur et affection partagé par la force de nos corps physiques créant des énergies puissantes qui confirment la sincérité d'une vérité d'une histoire d'amour qui commence.

Préface	11
Gilles Davary Eh bien, dansons maintenant	19
Dominique M. Feu follet	59
M.E. Francini Une rêverie irlandaise	85
Carmen Ferchault Adèle et Lucas	97
Anna Ligier La rencontre	117
Nicole Marchetich Une rencontre inattendue pour un week-end d'été	161

Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison
de Chateaubriand

Directeur : Bernard Degout
Directeur délégué aux publics : Véronique Martin-Baudouin

87, rue de Chateaubriand
92290 Châtenay-Malabry
01 55 52 13 00
<https://vallee-aux-loups.hauts-de-seine.fr>

Reproduction interdite © tous droits réservés
Mars 2021

Péripéties romantiques 2.0 à la maison de Chateaubriand ! À l'heure des sites de rencontres, les histoires imaginées dans la bibliothèque de la Vallée-aux-Loups commencent par écran d'ordinateur interposé, fenêtre ouverte sur une multitude d'inconnus et de possibles. Derrière les écrans, des personnages confrontés à l'autre et à eux-mêmes, à leurs désirs et à leurs doutes, à leurs sentiments et à leur passé. Cheminant jusqu'au Grand-Bé ou aux terres d'Irlande, de la région parisienne aux côtes bretonnes ou normandes, chaque histoire explore les territoires multiples du romantisme.

Sur fond de drame personnel, de fantastique, de guerres intérieures ou de préoccupations sociales, six histoires écrites au cœur même du refuge du « Sachem du Romantisme » qui, selon Théophile Gautier, inventa dans *René* « la mélancolie et la passion moderne ».

Six histoires d'amour romantiques à la fois virtuelles et incarnées.